

# *Libretto*



DRAGO JANČAR

KATARINA,  
LE PAON  
ET LE JÉSUISTE

roman

Traduit du slovène par  
ANTONIA BERNARD

*libretto*

Titre original:  
*Katarina, pav in jezuit*

© Drago Jančar, 2000.

© Éditions Passage du Nord-Ouest, 2009, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-086-3

Drago Jančar est né à Maribor en Slovénie le 13 avril 1948. Après des études de droit durant lesquelles il est rédacteur en chef du journal étudiant – ce qui lui vaudra ses premiers problèmes avec le Parti communiste –, il entre au journal *Věčer*. Mais en 1974 il est arrêté pour «propagande en faveur de l'ennemi» après avoir fait circuler un pamphlet sur le massacre de la garde nationale slovène sous le régime de Tito, et est envoyé un an en prison dans le sud du pays où il fera également son service militaire. Ne pouvant réintégrer *Věčer*, il déménage à Ljubljana où il commence à travailler dans le cinéma et, en parallèle, se met à l'écriture. L'œuvre de Drago Jančar est considérable, se composant de romans (*Aurore boréale*; *Katarina, le paon et le jésuite*; *Cette nuit, je l'ai vue*, prix du Meilleur Livre étranger 2014, Phébus), de recueils de nouvelles (*L'Élève de Joyce*), de théâtre (*La Grande Valse brillante*; *Les tyrans mamelouks ont tous une triste fin*) et d'essais (*La Cruche brisée*; *Brioni*).

En 2011, il reçoit pour l'ensemble de son œuvre le Prix européen de littérature.



Quelqu'un est dans la pièce, Katarina sent distinctement sa présence, presque physique. Il est là soudain, celui qu'elle avait appelé dans son demi-sommeil, il doit se tenir quelque part du côté de la porte, de là parvient le frottement d'un tissu de laine, d'un gros vêtement d'homme, ou alors c'est déjà le murmure des lèvres humides, le murmure du corps, l'inquiète retenue de l'approche. Quelqu'un, un inconnu, est dans la pièce, il a passé la porte sans bruit, sans tourner la clé dans la serrure, les gonds n'avaient pas grincé, il est tout près de son corps et elle n'a pas peur. Il est muet, l'homme de la nuit sorti des ténèbres et du silence. Elle devrait avoir peur, elle est seule dans sa chambre, seule dans la maison cette nuit, mais à la place de la peur il y a dans sa poitrine et dans son ventre et partout une excitation croissante, un léger frisson parcourt sa peau. Ce n'est pas la fraîcheur de mars qui la fait frémir, car la fenêtre est fermée, c'est le frissonnement du printemps qui s'est posé dehors sur Dobrava, le frissonnement venu de la clarté argentée et douce de la lune qui s'étale sur son lit. Et dans la pièce où se confondent le frissonnement, le clair de lune, l'assoupissement, le sommeil qui est veille déjà, la lueur argentée, s'est formée une ombre noire, une masse épaisse de silhouette masculine. Une masse pesante, qui fait un mouvement, un pas léger vers son lit. L'inconnu se tient près de son lit et la regarde, et doucement, d'un geste léger,

il touche la couverture, il la tire avec un impitoyable calme, Katarina est allongée en chemise de nuit, l'autre la regarde. Elle ne voit pas son visage, peut-être qu'il n'a pas de visage, mais elle sent son regard, elle le sent sur sa peau et sur ses lèvres, sur la poitrine et dans le ventre. D'un geste adroit, tout naturel, il commence à défaire les boutons, depuis le col, ses lourdes mains sont d'une telle légèreté qu'au début elle ne les perçoit même pas. Ce qu'elle sent et ce qu'elle sait, c'est qu'elle est de plus en plus nue, que l'homme la regarde et qu'elle ne peut rien y faire. Il caresse son cou, puis l'envers de sa main glisse le long de sa poitrine et de son ventre, là où auparavant était son regard se trouvent maintenant ses mains, elle entend sa respiration, mais son visage lui reste invisible. Cet homme est un être sans visage, malgré son regard impitoyable, malgré sa bouche qui couvrira peut-être la sienne, il a des bras et un corps d'homme. Sans résister, uniquement avec un bouleversant étonnement intérieur elle voit, elle sent, même avec les yeux fermés elle le voit toucher son corps là exactement où elle le veut, la pression est exactement celle qu'elle souhaite. Elle voit aussi sa propre et douloureuse excitation pleine d'impuissance, et la cruauté inoffensive de l'autre. Un homme est entré dans la pièce, il la déshabille lentement, caresse sa poitrine et son ventre, puis il recule et la regarde et elle ne peut rien contre. Tout en sachant qu'elle devrait crier, appeler son père, la cuisinière ou les servantes qui dorment en bas, à côté de la sombre cuisine vide, son père qui se trouve au village de Saint-Roch, les valets et les palefreniers à l'autre bout de la cour, sa sœur à Ljubljana et son frère à Trieste, sa maman Neza au ciel, et saint Roch lui-même, elle devrait appeler quelqu'un ou faire le signe de croix et prier afin que le terrible péché en train d'advenir ne soit pas commis, elle devrait faire quelque chose, au moins dire quelque chose : non, s'il te plaît, non ! Mais elle ne pousse pas de cri, ne dit rien, au même instant elle désire unique-



ment que les mains reviennent. Seul le regard est posé sur son corps, seuls les yeux de l'homme qui voient de tout l'éclat de la lune printanière glissent sur son corps où s'accumulent, impossibles à retenir, des gouttes d'humidité, ce corps dont le bouillonnement intérieur et l'exquise crainte sans risque et le doux effroi captivant font tressaillir la peau. Captivant au point que Katarina a envie de se rappeler la substance épaisse de ce corps, la substance capiteuse de ce corps d'homme qui se tient à quelques pas de son lit, de celui qui la regarde d'un air un peu absent et froid, bien trop impitoyable, bien trop impitoyablement captivant. Malgré tout elle veut dire non, non, je vous en prie non, car dans sa tête règne la confusion, mais les mains sont là de nouveau, elles ont répondu à son appel, elles sont là, elle les sent, elles ne s'arrêtent plus, la respiration près de son oreille ne cesse pas. L'homme est tout près maintenant et loin en même temps, son regard est posé sur le corps de Katarina, et ses mains aussi, à la fois siennes et n'appartenant à personne, l'homme n'a ni visage ni nom. Elle se relève légèrement, repousse un peu ses mains, son corps, le souffle qui atteint son visage, elle se rebelle contre tout, repousse tout, mais uniquement assez pour sentir encore mieux sa propre impuissance à se recouvrir, ou même à crier, et cela continue. Avant que l'homme ait réussi à la soulever et à la retourner, elle s'aperçoit, où plutôt elle sent confusément que quelqu'un d'autre est entré, par la fenêtre ou par la porte ou à travers le mur, c'est sans aucune importance à présent, près de la porte se tient quelqu'un qui les observe, plein d'une silencieuse convoitise et il dégage une sourde épouvante remplie d'attrait, ils sont observés par quelqu'un. Mais à présent elle ne peut, elle ne veut rien faire, il n'y a plus rien à faire, cela se poursuit, on ne peut rien arrêter, elle ne le veut pas. L'homme qui est avec elle la retourne sur le ventre, soulève ses reins, il la soulève du lit, soudain elle n'est plus allongée, il est debout près du lit et relève doucement

sa chemise par l'arrière, il s'approche par l'arrière, elle est nue derrière, sur le devant ses mains se faufilent dans la chemise ouverte, près des boutons qu'il avait défaits jusqu'à son ventre avec tant de facilité, elle est sans force alors qu'il approche et qu'elle sait que quelqu'un d'autre observe tout cela, immobile, plein d'une curiosité douloureuse, quelqu'un d'autre se tient là-bas et regarde comment on la dénude, son corps nu, son beau corps, elle est belle maintenant, le soir elle ne l'était pas encore, elle est charmante, il regarde les corps se toucher, s'accoler, elle est prête, sa tête, son corps sont envahis par une fièvre terrifiante, quelque chose de glissant, un gros serpent pénètre à l'intérieur d'elle. Katarina pousse un gémissement et se couvre la bouche, afin que les valets ne l'entendent pas qui dorment de l'autre côté, ni les servantes en bas dans la cuisine, le visage enfiévré, la bouche humide elle gémit dans sa paume, le corps se meut en saccades, il veut atteindre la fin qui viendra, c'est certain, elle gémit encore plus fort, enfouit le visage dans l'oreiller pour ne pas crier, pour ne pas hurler dans cette nuit printanière de lune, pour que son cri ne réveille pas Dobrava, le grand pré, la sombre pente au-dessus.

C'est la nuit à Dobrava, la nuit sous la protection de saint Roch, lui qui veille là-haut parmi ses anges, sur la pente, dans son église encerclée par les maisons villageoises, lui qui est là, recroquevillé, avec les hommes dans l'attente de quelque chose.

Elle était toute mouillée, Katarina, mais maintenant que tout était advenu et passé elle avait recouvert son nom, beau et chéri, mais le nom uniquement car le corps était sale, la grimace qui s'était installée sur son visage s'estompait, je ne suis pas belle, je ne suis pas jolie, les longs écheveaux châtain sombre de ses cheveux collaient à son front et à sa nuque, elle reprenait son souffle, soudain il n'y avait plus personne dans la pièce, seule la respiration soulevait encore sa poi-

trine, de plus en plus doucement, les battements du cœur s'atténuèrent peu à peu. Seul le silence demeurait dans la pièce, la pénombre argentée de la maison, et loin alentour le silence du manoir, le silence sur toute la vallée, recouvrant la colline, le bruissement inaudible du ruisseau, le paysage immobile.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre, l'air frais coula sur son visage humide et fiévreux, dehors était la nuit printanière, les deux silhouettes des visiteurs nocturnes traversaient en courant le champ, les épaules rentrées, la tête penchée vers la terre, vers le sol, reniflant la glèbe de printemps, écoutant le frémissement des racines sous la surface, elles levaient la tête et écoutaient le bourgeonnement des feuillages printaniers, le repos des oiseaux endormis qui se mettraient bientôt à gazouiller, ils couraient, les hommes-chiens, les loups-garous, toujours plus penchés jusqu'à se retrouver à quatre pattes, à fouir la terre, les champs, ces sangliers, ces porcs ; oh, ce n'étaient que deux ombres, courant à travers le pré d'argent, à travers le pur éclat du jeune croissant de lune, sorte de chiens, de loups, deux ténébreuses bêtes inconnues. De la colline vint le tintement de la cloche, les ombres marquèrent un arrêt, reniflèrent, levèrent la tête vers le ciel, vers la lune printanière, écoutèrent, puis disparurent entre les arbres.

Depuis Saint-Roch se répandait le son de la cloche, par-dessus le versant argenté de clair de lune se répandait la sonaille, là-haut était la lumière dans les fenêtres, dans l'église veillaient les pèlerins. Katarina ferma la croisée, traversa sa chambre éclairée de lune jusqu'au crucifix dans l'angle, versa de l'eau du vase, et, les gestes saccadés, commença à se laver là, devant l'image divine.

Sous l'image sainte, sous le Crucifié, sous la noble face de son immaculée Mère, sous l'autel qui brillait de son sombre éclat d'or, sous les images de leurs saints et de leurs patrons protecteurs ils se taisaient, ils murmuraient leurs prières, les

pèlerins de Kelmoraïn<sup>1</sup>, ils tremblaient comme les flammes des cierges qu'ils allumaient, ils tremblaient d'effroi devant le grand chemin qui les attendait, devant l'inconnu qui se préparait quelque part au loin à leur faire du bien ou du mal, Dieu fasse que ce soit le bien, et saint Christophe et saint Valentin, patrons des voyageurs, qu'ils leur viennent en aide.

Pendant les veillées auxquelles venaient se joindre également ceux qui ne prenaient pas la route, des insomniaques aux visages effrayés, dégageant de l'humidité qui tombait toute la semaine sur le village, sur la montagne et sur la vallée pour s'éclaircir cette nuit-là en un argent de lune glacé, puant la peur qu'exhalait leur peau, pendant ces nuits sans sommeil qui faisaient gonfler les paupières, pendant ces veillées dans l'église éclairée d'une pâle lumière, des cris sourds de haine et de douleur résonnaient depuis le chemin de croix sur les murs. Les flammes vacillantes des cierges éclairaient les visages des soldats romains, les visages des rustres en tuniques rouges, leurs bouches creuses et ricanantes étirées en rictus édentés, elles éclairaient les têtes baissées des paysans effrayés par les animaux remuant derrière les cloisons en bois de leurs mesures, par la nuit agitée, par les enfants pleurant dans leur sommeil, par les hurlements des porcs et le bétail bruyant, par les ombres qui voletaient là-haut autour du clocher. Les flammes éclairaient les visages pâles et les lèvres en prière, les yeux baissés qui n'osaient se lever vers les images de l'horrible martyr sur les murs, vers les images de la douleur et de la souffrance qu'ils connaissaient bien sous la lumière du matin et du jour, qu'ils voyaient à la messe dominicale, alors ce n'étaient que des tableaux, des images, et à présent elles sont soudain réelles dans leur mouvance

1. Déformation slovène de Köln am Rhein (Cologne), destination traditionnelle des pèlerins d'Europe centrale entre le Moyen Âge et le XVIII<sup>e</sup> siècle.

nocturne, aussi réelles qu'ils l'étaient eux-mêmes. C'étaient des images qu'ils n'avaient nul besoin de voir, elles les habitaient, chacun en particulier, elles vivaient au plus profond de chacun d'entre eux, les images qui les accompagnaient depuis leurs années d'enfance et qui ne leur étaient d'aucun secours cette nuit-là, car les scènes de leurs vies étaient des scènes de douleur. Entre les ombres des cierges le sang sombre et rouge suintait du cou de la tête coupée de Jean-Baptiste. Ils connaissaient tous le martyre et les souffrances des saints hommes et des saintes femmes qui venaient cette nuit hanter leurs rêves depuis les murs, depuis leurs images, depuis leurs visages intérieurs, les histoires qu'ils retrouvaient dans leur sommeil et dans leur veille de cette nuit-là. Saint Étienne levait les bras pour se protéger des pierres qu'on lui jetait, il titubait et saignait. Les flèches transperçaient saint Sébastien, le visage de sainte Marthe était écrasé par le fer. On écorchait vif saint Barthélemy, comme les paysans écorchent leurs cochons. À un autre saint on arrachait la langue pour la jeter aux chiens, on coupait les seins à sainte Agathe, on enterrait vivant saint Vital, à saint Érasme on écrasait les bourses de sorte qu'il hurlait de douleur, saint Michel tenait dans ses mains la balance, il luttait contre le diable, il essayait de repousser le Malin dans l'enfer.

L'abbé Janez était agenouillé devant l'autel et son large dos protégeait le pauvre troupeau en prière, le troupeau humain rempli d'effroi devant ce qui était dehors et devant tout le mal qui était arrivé aux hommes sur les images lorsqu'ils étaient encore sur terre, et maintenant ils sont au ciel, comme le seront eux aussi qui reviendront du grand pèlerinage avec la bénédiction dans le cœur, il priaient pour eux et pour lui, il invectivait impitoyablement le Tentateur et tous ses démons venus dernièrement d'Istrie, il les invectivait tout en s'étonnant qu'ils fussent passés par l'Istrie pour se répandre ensuite par la Styrie et par la Carniole et plus loin dans la

plaine de Pannonie, car l'Istrie était bien protégée, il y avait là-bas Vodnjan aux nombreuses églises, les démons volants devaient faire un grand détour devant ses vieux clochers. L'Istrie est parsemée de reliques et d'églises, elle est un puissant et saint rempart du continent, l'Istrie ne connaît pas de faille par laquelle le diable pourrait se faufiler. De Venise aussi brille par-dessus la mer et la terre la puissance des grandes reliques, les restes de saint Sébastien, les restes de son corps transpercé de flèches, les diables doivent contourner au loin tout ce pays, il y a là des choses sacrées à effrayer les cœurs des diables inquiets : le chef incorrompu du saint, un morceau de sa colonne vertébrale, de son épaule et d'un muscle conservé, tout ce qui était resté de lui après que l'on eut arraché la tête au corps du saint homme dans une prison romaine. L'abbé Janez Demsar savait tout cela, il s'en remettait à la force qui coulait en lui depuis la voûte céleste, de la nuit argentée dehors, des images saintes dans l'église, des os des martyrisés et des soumis à la tentation ; il se mit debout, éleva très haut l'ostensoir avec l'hostie, il se tenait là devant eux tous et derrière lui la porte du tabernacle était ouverte. Depuis Dieu là-haut que nous aspirons tous à rejoindre, où aspirent nos âmes, jusqu'au diable ici-bas, dans la boue sous nos pieds, qui se traîne autour de nous et nous murmure ses paroles dégoûtantes, voilà tout ce qu'il y a là dans l'entre-deux, toutes nos vies sont étendues entre ces deux pôles, le haut et le bas, voilà ce qui détermine chacun de nos actes.

Nous nous mettrons en route, vers Kelmoraïn, là où est la Chasse d'or avec les saintes reliques ; et les têtes effrayées se levèrent : à Kelmoraïn ! Là-bas est le Coffret d'or. Ils le voyaient, le Coffret d'or, tous ceux qui étaient rassemblés cette nuit dans l'église. Soudain il flottait au-dessus de leurs têtes, au milieu de la nef, enveloppé de vapoureux nuages d'encens. La mer Rouge, dit le père Janez, le pèlerinage c'est la traversée

de la mer Rouge, c'est le chemin de la Terre promise, c'est la confession sur le mont Sinaï, c'est la rencontre du désert, pèleriner veut dire quitter l'ancienne manière de vivre, chasser les démons d'Istrie, le pèlerinage est le chemin de la Rédemption, c'est la souffrance, la méditation, c'est la purification et la Rédemption, alléluia! Au bout, la bénédiction de l'or, de l'encens, de la myrrhe attendent chacun, alléluia! Les gens furent pris de vertige devant la nuit et devant la puissance de ses paroles. Et quand il dit: la mer Rouge, la traversée de la mer Rouge, la Châsse d'or scintilla au-dessus de leurs têtes, dans les vapeurs brumeuses. Ils la connaissaient tous, sur les attestations de pèlerinage de leurs aïeux, revenus de leurs longs voyages, ils avaient vu l'image du reliquaire merveilleux des trois sages de Kelmoraïn, bien qu'il y semblât menu, gris et noir. À présent il était d'or, comme il est d'or en réalité, des milliers de diamants étincelaient, il apparut telle une petite basilique par-dessus leurs têtes et resta suspendu dans l'air. Dieu le Père, à la création du monde, entouré des anges, alléluia! Au-dessus Moïse, coulé immobile dans l'or, avec la table des dix commandements entre les mains; les apôtres, les prophètes, Jean l'Évangéliste, le roi Salomon, et dedans les reliques des trois sages, serties d'or et de diamants. Les os de ceux qui avaient suivi l'étoile et trouvé le Sauveur venant de naître. Et à Aix-la-Chapelle, à Aachen, à Cahen, comme disaient les pèlerins slovènes, que ne trouverait-on pas à Cahen, surtout! La robe d'enfantement, en laine jaune et blanc, de la Vierge Marie, les langes en lainage jaune foncé de l'Enfant Jésus de la sainte nuit, un drap trempé dans le sang du Christ, alléluia! Le drap qui enveloppait les reins du Christ en croix alors qu'il fut couronné, flagellé, crucifié, le voile qui enveloppait le corps de Jean-Baptiste après la décapitation, quatre grandes saintes reliques qui avaient voyagé un millier d'années depuis Constantinople. Kelmoraïn se trouve au bout du monde, Cahen encore plus loin, et là devant leurs

yeux éveillés et troubles à la fois voguait la Châsse d'or. Et avec elle des lieux inconnus, l'espace dans sa largeur et dans sa profondeur, qu'ils devront traverser, l'espace qui n'est pas la mer, qui est terre, ses montagnes, ses forêts, ses vallées, les villages et les villes de l'épais continent qu'il faudra passer. Le Coffret d'or voyagera dans le ciel devant eux, nombreux seront ceux qui le verront dans le lointain, entre les cimes des arbres inconnus, entre les clochers des églises au loin, au-dessus des monts enneigés, voguant au-dessus des plaines des pays étrangers.

Et alors que la nuit commençait à s'écouler par-dessus la pente vers la vallée, que l'aurore matinale colora les croisées de l'église, alors que la clarté argentée de la lune se confondait déjà avec la lumière dorée du soleil, dans l'éclat matinal se dissipa également la Châsse d'or au-dessus de leurs têtes, au loin la terre résonna sourdement, des milliers de sabots du grand troupeau se mirent à battre le sol.

Pendant quelques jours et quelques nuits tout le paysage alentour fut plongé dans l'humidité et dans les ténèbres. Tous ces jours brefs et ces longues nuits le monde était recouvert d'un manteau boueux, du manteau du sommeil bourbeux dans lequel se mouvaient les bêtes et dans lequel se noyait plutôt que ne sonnait la cloche de Saint-Roch. Elle tintait dans la nuit qui est terrestre, qui s'élève toujours de la terre, de ses entrailles, de là où croissent les ombres. Les ombres aux orées des forêts qui bourgeonnent d'abord en longueur, pour être étirées, de plus en plus étirées, puis sombres, toujours plus sombres. Le village, encerclé de forêt et de nuit, recouvert du voile d'humidité, tapi, en attente, le village aux hommes agités que ne peut consoler le voile de pluie tambourinant sur les toits et puis reculant, habité d'hommes dans lesquels s'insinue depuis plusieurs nuits une inquiétude d'animal, l'angoisse du troupeau tout entier.

Noir silence du village sur la pente, où dormaient et se



retournaient dans leurs lits des hommes tourmentés, tout comme s'agitaient depuis plusieurs nuits leurs bêtes apeurées, piétinant le sol de leurs sabots. Les cochons poussaient des cris stridents, gémissaient tels des enfants, depuis la ferme du domaine de Dobrava dans la vallée jusqu'au village de Saint-Roch sur la colline on entendait leur agitation nocturne. Chaque soir, Katarina, avant que tout ne fût noyé dans l'humide sommeil, regardait l'amas sombre des maisons ; toutes les nuits le village sur la pente, plongé dans les ténèbres et les voiles de la pluie, demeurait également dans son sommeil. Comme demeuraient les petits yeux d'une mesure de paysan où l'on soignait les bêtes agitées, où son père se rendait toutes les nuits, où seules les minuscules lucioles tressaillaient au milieu de la sombre pente. Tout le reste était dans les ténèbres, dans les voiles sombres de la pluie, dans la sombre pente, dans les temps ténébreux d'avant la Création.

Le jour ils allaient emmitoufflés, la tête couverte, ils jetaient des coups d'œil effrayés sur le ciel, ils envoyaient chercher des rebouteux à Ljubljana, qui ne venaient point, allumaient des cierges, ils juraient et ils avaient de plus en plus peur. Car dans les étables et dans les porcheries au milieu du village, sous les planchers, dans les enclos des moutons au creux de la forêt plus haut dans la montagne, partout les troupeaux de bêtes qui pressentent les choses les premières, qui savent les premières, envoyaient aux hommes d'invisibles signes, mystérieux et inquiétants. Le piétinement du bétail, le gémissement des porcs et la lamentation des moutons au-dessus du village, tout cela alarmait les villageois, les gens du manoir dans la vallée, les habitants des étroits défilés des Alpes et des grandes plaines du nord, tout cela les inquiétait depuis quelques nuits déjà, raccourcissait leur sommeil plein de pressentiments et de fantômes, de fantômes de la nuit, de fantômes des ombres qui glissent le long des forêts, se

faufilent dans les étables et les porcheries à travers les murs, jusque dans leur sommeil bourbeux. Et lorsque la cloche sonna pour la première fois, lorsque la cloche jeta son premier tintement nocturne dans la masse d'eau et de boue, dans l'humidité de la nuit, alors ils surent que les nouvelles venues d'Istrie étaient véridiques, comme étaient véridiques toute cette eau et ces ténèbres.

C'est en Istrie que l'on remarqua d'abord la légion des Malins. Les cloches sonnèrent, car là-bas aussi les hommes de veille avaient flairé en cette nuit leur présence, au-dessus de la pente, sur les sommets où la montagne touchait l'obscurité des nuages. Plusieurs soirs auparavant et plusieurs soirs à la suite les gens les auraient vus venir là-bas, en Istrie, y pénétrer, la traverser dans les airs. Lorsque les nuages étaient amassés sur tout le ciel et jusqu'aux bords de la terre, des nuages noirs de la voûte céleste qui touchaient presque le bout de la terre et qu'entre leurs ténèbres et les ténèbres de la terre s'ouvrait un étroit liseré du couchant, ou était-ce le nimbe des entrailles de la terre, alors que le jour n'était pas encore fini et que la nuit n'était pas encore venue, alors ils les voyaient sortir de la fente béante entre la terre et le ciel. Le crépuscule s'ouvrait, ils sortaient de sa gueule. Personne ne savait ni les pays lointains ni les profondeurs d'où venait cette légion ; on racontait qu'ils tombaient sur le pays depuis l'entrebâillement ardent et incandescent, juste au-dessus de la mer sous les nuages sombres, par-dessus les berges rocheuses et sur la contrée déserte et sur ses habitations en pierre vers l'intérieur du pays, toujours plus haut, dans les vallées alpines et sur les plaines du nord. On disait qu'ils volaient depuis les contrées ensoleillées du midi vers la nuit septentrionale où ils se disperseraient. D'Istrie se propageait la nouvelle vers les provinces du nord, grâce aux murmures et aux cloches, à peine les faisait-on sonner qu'ils étaient déjà là. Au midi, en Istrie, il y avait des maisons en pierre et des oliviers, au midi

il y avait de la lumière que le miroir de la mer jetait en biais sur la campagne, mais ici il y avait des pentes humides, recouvertes d'épaisse verdure des forêts qui respiraient l'humidité, ici, au septentrion, il y avait la nuit noire, le silence angoissé des prémonitions, la nuit et le silence où leurs bêtes dans les porcheries piétinaient et cognaient les murs. Sur le rebord de la fenêtre brûlait une lampe et un poignard était fiché dans la table.

Le poignard était fiché dans la table, c'est Mihael, le chef des pèlerins, qui l'avait fiché là, entre les verres d'eau-de-vie, de sorte que son manche continuait à osciller dangereusement à la lueur de la lampe à huile, puis son ombre s'élança entre les petites flaques et s'enfonça dans les cœurs effrayés des paysans ivres. L'ombre du poignard tremblait sur le mur, jusque sous le plafond noirci qui les protégeait au milieu de la caverne de la nuit, au milieu de la pente dans la caverne universelle des ténèbres par lesquelles voletaient des démons qui venaient se poser sur les toits du village, montaient à travers l'épais voile de la pluie vers le clocher de Saint-Roch, et de là, effrayés par les coups d'airain de la cloche, par la vibration bénie de l'air et de la pluie, redescendaient, trempés, dans un vol vertigineux, sur la forêt, dans les porcheries, sur les toits du village. Sous le plafond noir, les hommes se serraient autour de la table, depuis vêpres ils arrosaient leur effroi avec de l'eau-de-vie, ils appelèrent le régisseur du domaine de la vallée, le veuf Poljanec, dont la fille toujours célibataire, qui se prénomait Katarina, s'insinuait dans le sommeil de chacun d'eux, de sorte qu'ils se réveillaient et demeuraient éveillés auprès de leurs femmes, puis fixaient jusqu'à l'aube le plafond noir sur lequel se dessinaient ses reins, sa gorge, ses longs cheveux châtain foncé, sains et brillants, cependant que sous leurs couches les animaux remuaient ou se frottaient contre les murs. Ils appelèrent Poljanec, du manoir, Mihael, le chef des paysans et des pèlerins, un marchand de la ville qui

leur fournissait des remèdes pour leurs animaux, car ceux-ci avaient un comportement plus étrange de nuit en nuit, ils ne remuaient plus comme d'habitude et les grosses croupes et les ventres des vaches n'ondulaient plus de leur façon familière, ils ne se frottaient plus contre les murs, ce qui les apaisait chaque nuit et les réveillait chaque matin, le bétail tapait des pattes, les truies dans les porcheries couinaient et gémissaient toute la nuit comme des enfants, les moutons au-dessus du village geignaient dans les enclos, quelque chose était en train d'advenir, les esprits malins étaient venus. Lorsque les paysans pensaient encore qu'il s'agissait de maladies, ils oignaient les sabots et les pattes des porcs avec du marc, ils versaient dans leur nourriture une solution de sel amère, ils préparaient des tisanes de tanaisie séchée et d'écorce de chêne et les faisaient boire aux animaux, ils donnaient aux vaches de l'oseille séchée, enduisaient leurs pis avec de la souple glaise, faisaient bouillir de l'armoise dans du vinaigre et en mettaient sur des endroits infectés de poux, ils leur donnaient de l'arnica sec, enserraient de l'oignon et de l'ail entre leurs sabots, tout ce qu'ils avaient appris à faire durant les siècles de vie commune avec leurs animaux, ils essayaient tout, à la fin ils coupaient la queue et les oreilles des porcs afin de faire s'écouler le mauvais sang, rien n'y faisait, les porcs gémissaient d'une voix humaine, les vaches apeurées frappaient des sabots et cognaient les murs des étables, les hommes veillaient et regardaient les plafonds noirs perdus dans la gigantesque caverne de la nuit dans laquelle se passaient des choses inouïes. Rien n'y faisait, les démons étaient venus d'Istrie dans leurs pays septentrionaux, ils étaient là maintenant, au village, collés à la pente de la grande montagne, sur les toits, voletant dans les cercles autour du clocher, parmi les animaux de la porcherie, peut-être déjà au milieu d'eux-mêmes.

– Si un démon existe, dit Mihael, le chef des pèlerins,

après avoir ingurgité encore un verre de gnôle, s'il existe un démon, qu'il arrache ce poignard.

– Tu as bu, dit Poljanec, tu es un homme ivre, Mihael. Il est venu pour guider les pèlerins, pour soigner les bêtes, et le voilà qui se remplit d'eau-de-vie.

– Ce Mihael, dit l'un des paysans tout aussi ivre, c'est un enculé, un pédé... et pas le chef de route des pèlerins.

– Tire, et tu verras ce qu'un enculé est capable de faire.

– Tu es saoul, dit Poljanec, va te coucher.

– Alors, tire-le, toi, dit Mihael, tire, Poljanec, arrache-le si tu en as le cœur.

Et l'ombre du poignard vacilla sur le mur, à travers l'image divine.

Par milliers les sabots du grand troupeau firent entendre leur piétinement sur la pente plongée dans la nuit qui se muait en jour. Tel un lointain tonnerre, tel un entassement de couches profondes de la terre et de leurs échos, surgissait le grondement des sabots à la surface du creux souterrain. Les fidèles apeurés s'empressèrent de quitter l'église, Mihael courut devant sa maison et avec lui titubaient tous les hommes de cette nuit, imbibés d'eau-de-vie, les paupières gonflées, les yeux rouges. Après les pluies nocturnes une clarté blafarde glissait des nuages du matin, éclairant la montagne et la vallée en dessous. Depuis les villages, par les chemins détrempés, par les pierres et la boue couraient des hardes de porcs, les hommes ivres cherchaient à arrêter les plus proches, mais les cochons avaient le regard vide, ils coulaient comme un torrent, poussaient les hommes contre les murs des maisons, un gros verrat blanc renversa Mihael dans la boue. La harde sauvage et aveugle dépassa l'église de Saint-Roch, se ruant vers un but à elle, poussant des gémissements sonores et stridents, la légion gémissante et vociférante coulait sur la pente depuis Saint-Roch, de tous les villages et de toutes

les montagnes, des porcheries et des maisons, des contrées creuses des souterrains, dans la vallée elle confluaient en une immense masse qui allait piétiner tout ce qui se trouverait sur son passage, champs et prés, bêtes et hommes. Il s'étala, le grand troupeau, sur la plaine, se rua devant le manoir, sous les fenêtres de la chambre où dormait Katarina rêvant du grondement puissant dans la montagne. Elle ouvrit les yeux, tendit l'oreille au tonnerre lointain, nulle part il n'y avait de clair de lune argenté, elle tressaillit, qu'est-il arrivé, qu'est-ce qui se passe? Elle alluma la lampe à huile sous le Crucifié et fut prise de sanglots soudains, puissants, elle trempa son mouchoir et se mit à nettoyer, avec une sauvage fureur, la tache sur son lit, sur sa chemise, entre ses jambes.

Dans le grondement sourd des sabots piétinants se formaient de nouvelles troupes de démons blancs déchaînés. Depuis les plaines de Pannonie jusqu'aux gorges alpines se précipitaient des foules de cochons, descendant vers les eaux, vers les fleuves, vers les lacs et vers la mer. Les eaux ne les arrêtaient pas, on vit une masse de deux mille démons blancs qui dévala la pente et se jeta dans l'eau noire, souleva des vagues et forma de ses échines blanches une énorme patinoire porcine. L'agitation sur terre se mourait en s'enfonçant dans l'eau, dans ses profondeurs, noyant son impureté dans les fonds, sous les eaux, dans les ténèbres d'où avaient surgi les malins. Et les gens accouraient vers les eaux, munis de bâtons, de fourches, de houes, les hommes et les femmes se tenaient sur les berges et repoussaient dans l'eau ces cochons, ces porcs diaboliques qui, le démon au cœur, cherchaient à tout prix à remonter, qui ne voulaient pas couler. Ils les frappaient, sur la tête et sur leur dos blanc, ils enfonçaient leurs fourches dans le lard de leurs flancs, dans les groins et dans les yeux, les porcs formaient une vaste patinoire blanche sur laquelle s'agitaient des échines blanches, où les sabots montaient sur d'autres échines et rougissaient les eaux de leur sang

démoniaque. Jusqu'à ce que tout soit noyé, jusqu'à ce que la surface retrouve son calme et que seuls des ronds et des bulles témoignent que la légion avait coulé et qu'au-dessus des eaux demeurent uniquement des voiles de vapeur, la lumière qui traversait leur tamis annonçant que le matin était venu, que cette longue et terrible nuit était finie.

Katarina et le paon, Katarina se tient à sa fenêtre à Dobrava, le paon est dans la cour du manoir. Katarina approche son doigt de ses lèvres, le mouille, puis se met à le dessiner sur le carreau, lui le paon de salive. Non pas celui qui marche et parade dans leur cour, comme pour dire qu'il n'a rien à faire là, dans cette cour de vilains, lui qui devrait marcher et parader au moins dans les jardins du baron, à moins que ce ne soit entre les plates-bandes du comte gouverneur de la province; elle ne dessine pas l'homme qui porte la perruque et le sabre qui lui bat les jambes, celui dont l'habit blanc à queue est orné de rubans multicolores, Katarina dessine un vrai paon, celui qui a une queue touffue ornée de petits cercles, la tête haute, un grand cou et les pattes fines, celui qui ouvre grand l'éventail de sa queue, celui qui fait la roue, comme on dit à Dobrava, c'est ce paon-là qu'elle dessine à la salive, tout baveux, sur le carreau. Celui dans la cour est un paon lui aussi, Katarina le sait depuis belle lurette, il est persuadé de défiler, mais en fait il trotte, tournant la tête à droite à gauche pour se rendre compte si on le regarde, il tire le sabre et parle de batailles à venir, de batailles où il se battrait, lui le paon, dans nos armées qui écraseraient les Prussiens; les batteries de leurs canons les faucheraient comme les blés, ils tomberaient en charpie sous le crissement des sabres; il tourne la tête pour savoir s'il est écouté aussi, et non seu-



lement regardé. Lorsque les yeux du paon se posent sur les fenêtres, Katarina s'empresse d'ôter son doigt, elle aimerait s'éloigner tout entière, elle ne voudrait pas qu'il la voie le contempler sans cesse, furieuse et éblouie, l'admirant malgré tout, car l'homme vêtu de blanc est beau, il donne de la voix, il a une voix rauque, il est fougueux, il l'est depuis le temps où, cadet, il revenait régulièrement de l'École militaire de Wiener Neustadt, il est ainsi depuis longtemps ; depuis qu'il fréquente leur manoir. Le paon s'incline légèrement, Katarina répond d'un signe de tête, le paon de la cour ne peut en faire davantage, juste une révérence, juste pour que Katarina et les autres spectateurs sachent qu'il est non seulement capable de faire la guerre mais aussi de faire une gracieuse révérence. La perruque, qui encadre avec noblesse son visage d'aristocrate, est bien poudrée, c'est visible de la fenêtre aussi lorsqu'il se penche, tirant fierté de sa perruque comme de son sabre et de ses victorieuses batailles à venir, qu'il ne tarderait pas à gagner, bientôt. Impossible de tirer davantage de lui, durant toutes ces années, rien en dehors de la révérence et des récits des parades, des trompettes et des fanfares militaires parcourant les rues de Vienne, de Graz et de Ljubljana, au mieux il peut dire quelques mots à propos de la courbe que dessine l'obus en vol, Katarina ne peut lui en soutirer davantage, ni regard qui touche le cœur, ni parole d'affection, même si le paon sait trop bien que les jeunes femmes n'ont d'yeux que pour lui, tout comme Katarina, même si rien ne le distingue, en dehors de sa nature de paon-officier. Mais elle n'y peut rien, et après chacun de ses départs, après que les chariots ont tous quitté Dobrava, l'abandonnant au règne du silence, et au lundi avec ses grincements de roues, ses cris des valets qui s'en vont aux champs, les vaches qui meuglent dans les étables, le vide l'envahit, elle n'y peut rien, c'est comme si à la place du cœur il y avait un trou, et son trotinement et son sabre qui s'agite lui manquent soudain

terriblement, tout comme sa voix et ses histoires de la courbe d'obus prêt à s'abattre sur les Prussiens qui volent sa terre, que l'armée autrichienne écraserait bientôt comme des chiens et elle emprisonnerait leur Friedrich ou l'enverrait sur une île déserte. Toujours, lorsqu'il s'en va, demeure dans la poitrine de Katarina ce trou qui lui rappelle que la vie s'écoule, que le seul paon qui lui plaise vraiment, tout paon qu'il est, s'en va toujours, comme s'en va sa sœur Kristina en compagnie de son époux, comme tous s'en vont, elle seule reste à attendre quelque chose, comprenant de moins en moins quel est l'objet de son attente. Quand le paon s'incline et qu'elle répond par un signe de tête et qu'il détourne le regard pour poursuivre, imperturbable, sa conversation, comme s'il avait avisé quelque moineau sur la branche au lieu d'elle, Katarina, elle, est prise de colère, eh toi, Windisch, dit-elle, stupide imbécile, tu n'as pas idée de ce qu'est Katarina, tu ne vois rien en dehors de toi, de ton sabre qui bat tes jambes, ta queue de paon, je vais t'effacer, Windisch, et l'instant d'après sa main barbouille le dessin baveux du carreau.

Au milieu d'un bel après-midi ensoleillé, Katarina décida de quitter la maison : quelques jours plus tard elle le fit effectivement. On était juste après les fêtes de Pâques, la journée était chaude, les premières fleurs bigarraient déjà les champs, le vent du sud faisait légèrement ployer les arbres sur la pente douce au-dessus du manoir. Debout devant la fenêtre ouverte elle regardait le bois tranquille sur la pente, le mouvement silencieux des feuillages éclairés par les reflets vaporeux des premières clartés printanières. La pente était silencieuse, le vent se taisait, des cuisines en bas seulement lui parvenait, entre les phrases brèves et inaudibles mêlées d'éclats de rire, le bruit des pots en cuivre et des assiettes en métal que les bonnes nettoyaient après le repas. C'était une journée ordinaire, les assiettes étaient en métal, les jours de fête elles étaient en porcelaine. Les gens qui avaient séjourné

dans la maison durant les fêtes avaient disparu, dimanche dans l'après-midi, entre les cris d'adieux, les crissements des courroies et les claquements des portes des calèches et des diligences ils se sont dispersés de tous les côtés, dans leurs métairies et leurs demeures en ville, pour reprendre leurs affaires et leurs métiers, la vaisselle en porcelaine était soigneusement enfermée dans le placard, en attente de nouvelles fêtes et des anciens invités. À nouveau les assiettes ordinaires allaient s'entrechoquer pendant longtemps, et les jours allaient être tous ordinaires, encore plus ordinaires qu'auparavant. Tous les jours on pourrait entendre les ordres matinaux de son père autour des étables et des granges, les appels venant des champs et des prés, parfois, le dimanche soir, le chant lointain des jeunes gens avinés, le vent chaud apporterait le texte qui pourrait s'adresser à elle... *tu n'es ni belle ni jolie, je traverse des villes et des villages, partout j'en trouve de plus jolies.*

Dans la cour les chiens se chamailleront joyeusement au printemps puis traîneront leur paresse en été, les vaches aux regards obtus rumineront, les paysans viendront sur leurs chariots, ils ôteront leur chapeau en entrant dans le bureau de son père où durant des matinées entières elle notera les chiffres des récoltes et des ventes, sans obligation, sans aucune obligation même, car elle pourrait rendre visite à sa sœur à Ljubljana, à son mari et à ses enfants, elle pourrait être en train de déguster ces petites choses au chocolat en buvant du café, tout le monde boit du café à présent, et sa sœur Kristina adore boire son petit café, tout comme elle adore les tasses à café, elle pourra le faire, elle pourrait faire tout cela. Elle pourra également regarder fleurir les arbres autour de Dobrava, puis voir éclater les couleurs du sarrasin en fleur, et les épis qui ploieront sous le vent, et les libellules qui raseront la surface de l'eau, elle pourra écouter le coassement nocturne des grenouilles, jusqu'à ce que les jours raccourcissent avec

l'automne, que les ombres s'allongent, puis l'automne sera suivi de l'hiver, des lectures, des silences, des conversations, des solitudes, des messes glacées du dimanche, à l'église aux visages glacés, et après l'hiver viendront les fêtes de Pâques. Et tous les matins le miroir l'attendra là, sur le mur, le lavabo, et le peigne, le savon et les parfums, mais surtout le miroir. Le miroir qui voyait tout, jusqu'au bouton désagréable au milieu du dos quand elle prenait la bonne position, elle avait atteint l'âge où les boutons auraient dû disparaître, sur le dos aussi. Et chaque journée qui suivra ses ablutions matinales et le brossage des cheveux, qui s'insinuera dans son visage chaque jour plus vieux, dans les traits creusés plus profond qui ressembleront chaque jour davantage à ceux de son père, chaque jour qui apportera aussi son après-midi avec les pots de cuivre qui s'entrechoquent, le bruit des assiettes en métal dans la cuisine en bas, les vagues silencieuses qui passent dans les feuillages sur la pente et jusqu'à Saint-Roch au sommet de la colline.

Cet après-midi-là elle décida que l'automne ne la trouverait plus là, même pas l'été : elle prit la résolution de partir.

Le soir elle se tint près du portail, observant son père en compagnie du valet qui rentraient des champs, par le chemin empoussiéré, elle contemplait le tableau familial des silhouettes des deux cavaliers qui grandissaient, disparaissaient derrière le bouquet de hêtres qui séparait les bâtiments du domaine de l'étendue des champs ; bientôt ils quittaient leurs montures devant les écuries, son père donnant des ordres de sa voix calme et pleine d'autorité, puis, fatigué, couvert de poussière et satisfait il tira de l'eau du puits avec des gestes rapides, remplit le broc pour boire à larges gorgées, avec avidité et contentement. Elle s'approcha de lui, attendit qu'il eût fini d'étancher sa soif et repris son souffle et dit qu'elle partirait avec les pèlerins. Il posa le broc, sans la regarder, et s'en fut dans la maison, il ne voulait pas de discussion dans

la cour. Il savait qu'un jour elle dirait quelque chose dans ce genre, quelque chose d'aussi absurde et qui ne ressemblerait à rien. Elle le suivit, il s'assit à la table, se versa du vin. Avec ces gens-là, dit-il, avec ces gens-là tu n'iras nulle part. Il voulait dire : avec cette racaille, avec cette engeance sans foi ni loi, mais il était un homme pieux, il ne pouvait pas parler de cette manière de l'ancienne piété populaire. J'irai à Cologne, dit-elle, j'irai à Aachen, je traverserai la Bavière et je prendrai le bateau sur le Rhin.

Cela se passait par une tiède soirée de printemps en l'an mil sept cent cinquante et six, quelques jours après les fêtes de Pâques, et son père n'avait pas besoin de dire sa pensée : l'entreprise dépassait l'entendement. Cependant, tout semblait indiquer que Katarina allait faire ce qu'elle disait. On pouvait le voir dans ses yeux, son regard était fiévreux, c'était le regard qui effrayait parfois le père malgré tout l'amour qu'il portait à sa fille aînée. Il connaissait bien des choses de la vie, après tout, même s'il eût préféré les connaître à propos de la vie des femmes étrangères plutôt que de sa propre fille : c'était le regard qui disait l'insatisfaction totale avec la vie, le regard de l'être prêt à tout pour trouver ce qui est différent, uniquement pour que rien ne soit plus pareil à ce qui était jusqu'à présent. De tels regards, le père en avait vu déjà, cela faisait longtemps qu'il était sur cette terre et il n'avait pas toujours vécu à Dobrava. Et en fin de compte, il se sentait coupable, ou du moins responsable en quelque sorte de ce qui était à l'origine de ce regard, il n'avait pas fait ce qu'il aurait dû, même s'il ignorait ce que cela pouvait être et quelle grâce lui avait été refusée. Et ce n'était pas la première fois qu'il remarquait dans les yeux de sa fille ce regard désespéré et apeuré par la vie qui s'écoule sans rien donner. Il sentit le froid dans son dos à l'idée que la décision de sa fille fût irrévocable, mais il tenta malgré tout de plaisanter encore.

– Quelque temps après les Cendres nous avons cru que tu voulais devenir bonne sœur.

Avant les fêtes de Pâques Katarina avait cessé de manger. Elle ne faisait pas un jeûne ordinaire, elle jeûnait pour atteindre la pureté totale. Une pureté qui creusait le corps, une pureté aux limites du vide intérieur et de la transparence totale. Elle vécut d’abord de pain, de lait et de légumes bouillis. Les servantes et la cuisinière se moquèrent d’elle d’abord, en cachette : pourquoi jeûnait-elle, puisque tout le monde la savait exempte de tout péché. Elle sentait ces moqueries, elle avait le sens de l’ironie bien développé, plus elle approchait de la trentaine et plus ce sens presque physique prenait de l’ampleur. Grâce aux regards qu’on lui jetait devant l’église, aux rires dès qu’elle avait le dos tourné, aux éclats de rire inattendus des hommes au moment du battage, grâce aux rires sonores des femmes mariées assises dans la grande salle du manoir, autour de la table de fête aux assiettes en porcelaine, elle connaissait dans les moindres détails les gestes, les grimaces, les nuances dans le langage qui s’adressaient à elle, à sa trentaine de plus en plus proche, de plus en plus solitaire. Elle connaissait l’existence de ces moqueries, parfois elle en pleurait dans sa chambre. Elle aurait peut-être été soulagée si elle avait pu laisser libre cours aux larmes devant quelqu’un, mais elle n’avait personne devant qui pleurer, puis avec qui rire, une fois les larmes séchées. Sa sœur Kristina habitait Ljubljana, quand elle venait avec son commerçant de mari elle la couvrait de conseils, tout cadette qu’elle fût, sur la manière dont Katarina devait mener sa vie, sur sa propre manière de vivre, sa grande sœur n’avait qu’à adopter la même. Et le portillon de la calèche claquait déjà. Son frère venait rarement au manoir, il vivait à Trieste, et de toute façon, il était impossible de pleurer en sa présence, et encore moins en présence du père. Parfois, elle sentait que sa mère lui manquait. Mais sa mère Neza était au ciel, cela faisait

dix ans qu'elle était montée là-haut avec de nombreuses autres personnes du pays autour de Saint-Roch, une maladie des poumons inconnue, la toux et le sang craché les ayant emportées avec la mortelle bise d'automne. Katarina savait que Neza Poljanec était au ciel, elle sentait son regard posé sur elle, surtout quand elle y pensait de toutes ses forces. Ou lorsqu'elle s'occupait de sa tombe, qui était toujours un petit jardinet de paradis, tout rempli de fleurs et de verdure de toutes sortes, comme le sont depuis lors toutes les tombes de ce pays. Donc, ils se moquaient d'elle, mais elle ne cessa pas le jeûne. Au contraire, elle supprima les légumes bouillis, les carottes, les poireaux, et enfin le pain et le lait aussi. Elle continuait à apporter son concours parfait à son père dans ses écritures, on ne remarqua aucune faiblesse, sauf qu'elle était toujours plus blanche et plus transparente. Les derniers jours elle ne vivait que d'eau et lorsque l'eau elle-même ne s'en allait pas assez rapidement, elle préparait des tisanes de prêle, afin que les dernières impuretés, qu'avec l'eau et la tisane les dernières parcelles prises de ce monde impur s'écoulaient d'elle. C'est seulement lorsque le liquide qui venait d'elle à la place des substances sales, mâchées et pétries à l'intérieur de son corps devint limpide, pur comme de l'eau, comme son nom, qui signifie «pure», là seulement elle retrouva le calme; elle n'entendait plus ni les questions ni les moqueries des servantes ni les éclats de rire des jeunes gens devant l'église, elle n'entendait plus sa sœur venue de Ljubljana et qui lui disait sans cesse de manger ou au moins de boire du café, si pur et en même temps si vivifiant, ni les grognements furieux de son frère, d'autant plus furieux que ses affaires là-bas à Trieste n'allaient pas bien, ni les réflexions anxieuses de son père, rien. La vie était soudain aussi pure que l'eau qui s'en allait d'elle.

– Je ne veux pas devenir bonne sœur, dit-elle, jamais je n'ai cherché à le devenir.

Elle voulait devenir, c'était en tout cas ce qui était prévu, quelque chose de semblable à sa sœur cadette, qui a un mari marchand de blé, fournisseur de l'armée, trois enfants, la moitié d'un hôtel particulier à Ljubljana, une calèche qui leur permet de venir à Dobrava pour les fêtes. Et également du café, du chocolat, des bals à la salle du Casino, et les conversations à propos des servantes. En réalité, Katarina n'avait pas envie de cela, elle ne se sentait pas à l'aise dans les crinolines de Jernej Cebulj, célèbre manufacturier de Ljubljana où l'emmenait Kristina et l'aidait dans l'achat des robes, afin qu'elle ne fût pas comme une paysanne endimanchée, comme elle disait ; elle eût préféré être paysanne, ce qu'elle était en fait, car son père était paysan avant de devenir le régisseur du baron Windisch, et elle se sentait paysanne, elle eût encore préféré être un jeune paysan. L'un de ceux qui attrapaient les serpents pour les fourrer dans le corsage des jeunes filles, des orvets lisses et innocents, cependant qu'ils jouaient des jeux dangereux avec les vipères entortillées, ils les titillaient à l'aide de bâtons, elle eût préféré être l'un d'eux ; elle ramassait des têtards et les mettait dans divers récipients puis observait leur transformation en grenouille, elle avait appris à monter et elle eût aimé être parmi ceux qui menaient les chevaux, qui les montaient, avant de devenir, pour certains, des valets, là où ses vœux ne les suivaient plus. En revanche, elle voulait devenir, sans le désirer vraiment, mais parce que c'était prévu ainsi, la femme soumise d'un officier d'artillerie dont le plus grand mérite était d'être l'un des nombreux neveux du baron Windisch.

Mais le neveu, l'un des nombreux neveux du baron Windisch, c'était le paon. C'était un bel homme, de belle prestance, comme on dit, mais c'était un paon, et dès le premier instant elle s'est dit, et elle l'avait dit à sa sœur, qu'elle n'aimerait rien avoir à faire dans sa vie avec ce paon. Cependant, une chose est ce qu'on dit, et une autre, ce que dit le



cœur. Quand il n'était pas là il y avait un trou à la place du cœur, elle avait beau essayer de se persuader tant et tant de fois qu'il n'existait pas d'homme moins intéressant dans tous les parages. Qu'il était paon, un paon bon pour le décor, qui paradait dans leur cour, elle l'avait remarqué dès la première rencontre. Rien ne l'intéressait, lui, hormis sa seule vie de paon avec son plumage. Si au moins il s'intéressait à Katarina, sinon à son visage ou à ses robes, du moins à son savoir apporté de chez les ursulines, aux psaumes qu'elle savait réciter, au calcul, à ses bonnes manières, à l'éducation de ses sentiments, ou au moins à ses lectures d'Ovide qu'elle avait citée à plusieurs reprises sans attirer une seule miette de sa bienveillante attention ; si au moins cela l'intéressait, il en serait aussitôt moins paon qu'il ne l'était sans doute. Comme toujours, quelques jours auparavant, au premier jour de la semaine sainte, cet homme âgé de trente-cinq ans environ, ce neveu toujours célibataire du baron Windisch allait et venait au pas de parade à Dobrava, en uniforme blanc, sabre au côté qui s'emmêlait parfois dans ses jambes. Et comme toujours, alors qu'ils étaient assis ensemble au déjeuner et au dîner, alors qu'ils regardaient les étables et l'église Saint-Roch sur la colline, il n'avait pas proféré une seule parole de quelque intérêt, sauf que la guerre éclaterait probablement avec la Prusse et que son régiment marcherait sur la Bohême. À cet instant il lui parut même intéressant, il expliquait de son agréable voix rauque à la société rassemblée en quel genre de formation allait se déployer sa compagnie, il donnait des indications à l'aide de sa canne : notre batterie se tient sur la colline de Saint-Roch, elle est déployée en attaque, et les obus volent des bouches polies des canons en courbe exacte sur Dobrava en bas, c'est-à-dire sur les Prussiens... et là-bas voleront en l'air leurs corps en morceaux, avec les uniformes, les sabres, les fusils et les canons et les chariots. Il racontait comment ils marcheraient à travers les villes des

pays germaniques, leurs soldats carniolais, en compagnie des Bavaois soumis et des Français vaniteux ils repousseraient les Prussiens dans la mer du Nord ou quelque part au fin fond de la Russie. Il avait appris les arts de la guerre à l'école militaire de Wiener Neustadt, il y avait passé tout l'exercice et les parades, il avait potassé les fondements de la fortification et de la tactique en ligne, l'attaque latérale d'artillerie et le feu de tous les mortiers au commandement, le temps est venu de faire usage de tout cela sur le champ de bataille. Il est capitaine maintenant, il reviendra colonel, achètera un domaine et donnera un bal pour les vainqueurs et les jeunes filles qui les accompagneront. Sa voix était râpeuse et son regard plein d'attente passionnée des batailles à venir. Katarina avait l'impression qu'elle serait peut-être effectivement capable de l'accompagner, d'une certaine manière. D'une voix désespérément monotone, écoutant sa propre voix rauque, il avait l'habitude de parler des chevaux, des bals, des cravates de soie que fabrique à Vienne à la perfection un certain Landsmansky, ces derniers temps. Et qui vont parfaitement à l'uniforme, même s'il n'est pas permis de les porter, si on regarde les choses de façon strictement officielle. Pour cette raison il les porte avec tant de plaisir lorsqu'il met sa longue veste et ses bas blancs. Il porte alors la cravate blanche, mais avec l'uniforme blanc il préfère en mettre une autre, en soie verte, malgré l'interdiction. Ce qui était plus grave encore que le fait qu'il n'était qu'un paon et presque toujours ennuyeux, c'est que le neveu du baron Windisch, que le père et la sœur et le frère de Katarina eussent tant aimé voir près d'elle et avec elle, ne montrait aucun empressement envers elle. C'est de ta faute, avait dit Kristina, tu dois éveiller son attention. Je pourrais le faire uniquement en lui barbouillant sa cravate de soie, répondit Katarina. Mais alors il se mettrait à me haïr.

Ah, avec quelle avidité son regard suivait le beau visage du neveu du baron Windisch, et son plumage de paon et sa

soie, et la grâce de ses gestes et l'adresse de ses tours de sabre lorsque, en manière de plaisanterie, il faisait une démonstration de son savoir-faire, de ce qu'il avait appris de magnifique dans son école militaire, l'escrime et l'équitation, des cris, des ordres, comme ses oreilles espéraient entendre encore et encore sa voix râpeuse pleine d'autorité ! Elle le désirait tout autant qu'elle le haïssait.

Pendant quelque temps elle se donna du mal avec les robes, avec les crinolines et les corsets et les foulards de chez Cebulj, afin d'éveiller l'attention du neveu du baron, elle se promenait, pensive, avec un livre de poèmes d'Ovide à la main. Parfois elle levait le regard vers le paon qui paraissait avec son sabre et discutait chevaux et fanfares de son régiment avec les hommes. Il était paon, mais il lui plaisait malgré tout, beau qu'il était avec son plumage déployé et elle désirait qu'il la regardât longuement, profondément. Mais lorsqu'il tournait les yeux dans sa direction et qu'elle avait l'impression fugitive qu'il rencontrerait ses yeux remplis d'attention, alors son regard passait toujours à travers elle, de sorte qu'elle devint aussitôt invisible, pour elle-même aussi, insignifiante, et blessée à chaque fois. Pas bien fort, certes, car elle faisait tout cela parce qu'elle avait l'impression que cela se faisait, elle restait sans volonté véritable. Tu n'es ni belle ni jolie. Si au moins il pouvait regarder ne serait-ce qu'une fois dans ses profondeurs, il verrait qu'elle était belle, s'il la regardait la nuit il verrait ses beaux seins sous sa chemise, son ventre lisse, ses cuisses fermes. Elle avait beau faire, renverser du vin sur elle au déjeuner, casser la tasse en porcelaine fine dans l'espoir qu'il se précipiterait pour l'aider à ramasser les morceaux, tout était vain. Elle ne faisait aucun effet au paon. Elle savait qu'il voyait en elle une paysanne, ce qu'elle était en réalité, sauf que son père souhaitait, et Kristina et elle-même, en fin de compte, souhaitaient que la fille du régisseur fût quelque chose d'autre, de plus, une personne qui ne marcherait pas

toujours dans la cour du manoir, près des étables et dans les vastes champs du grand domaine, mais serait bientôt assise au salon à broder. C'étaient ses pensées : je serai assise là-bas avec le paon entouré de ses amis et je ferai de la dentelle en racontant des balivernes. Elle ferait tout cela et tout ce qui va avec, cela ne pouvait pas être pire que le présent, la seule difficulté, c'est que rien n'avait de prise sur le paon, elle ne lui avait fait aucune impression. Il ne pouvait être impressionné que par sa propre personne, par ses cravates de soie, par ses cannes, par son uniforme blanc qu'il mettait parfois, par le sabre qui durant la marche s'emmêlait entre ses jambes, et peut-être par d'autres femmes, toutes différentes, aux perruques poudrées et à la gorge opulente, des femmes que Katarina pouvait facilement se représenter, en rien semblables à elle, belles, en tout cas. Elle savait qu'aux yeux du paon elle ne semblait pas assez belle, peut-être même elle lui semblait laide, c'est ainsi qu'elle se voyait.

Pendant, toutes ces tentatives avec les verres et les tasses, cela se passait il y a longtemps. À présent, lors de sa dernière visite, elle l'a probablement repoussé avec sa conduite. En fait, elle inspirait du dégoût à tous, d'abord à sa sœur avec son mari le fournisseur, et à elle-même, car pendant les fêtes, alors que la maison était pleine de marchands et de leurs femmes, de fournisseurs, de soldats, de neveux, elle n'a cessé de manger. Avant les fêtes elle jeûnait jusqu'à en devenir creuse, et maintenant elle avalait tout ce qui lui tombait sous la main, elle posait le plat de viande devant elle et s'en servait plein l'assiette, elle mangeait sans adresser la parole à personne, le regard baissé elle remplissait sa bouche, quand les autres quittaient la table elle les observait avec le visage d'un ruminant. Jusqu'au dîner elle restait dans sa chambre, debout devant la fenêtre à dessiner le paon de salive et au dîner elle prenait des morceaux d'agneau avec les mains pour les déchirer à pleines dents. Elle allait jusqu'à la porte,

jetaient les os à Aron qui les écrasait bruyamment entre ses crocs. Qu'a-t-elle, murmurait-on, elle entendit sa sœur, son père, elle entendit ses neveux demander ce qu'elle avait, si elle était vraiment affamée à ce point. Bien sûr, répondaient les autres à mi-voix, pas vraiment à voix basse, mais d'un demi-ton indulgent, bien sûr, elle n'avait rien pris pendant tout un mois, à part les légumes bouillis, puis le pain, l'eau, la tisane de prêle.

Elle s'est jetée dans la débauche de nourriture avec la même fougue qu'elle s'était plongée dans l'ascèse. Le troisième jour des fêtes elle n'était même plus assise parmi eux, voir le paon lui était devenu aussi insupportable que le regard que jetaient sur elle sa sœur avec son fournisseur de mari. Elle emporta de la nourriture dans sa chambre. Tout en les observant durant leurs promenades dans la cour et du côté de la forêt, affublés de leurs uniformes de paon et de leurs crinolines, elle se bourrait de gros morceaux de viande, de volaille, de pommes de terre, de gâteaux au chocolat, elle se remplissait la panse de café sucré, puis vomissait le tout pour recommencer. Elle les regardait se faire de légères révérences, écoutait les grosses plaisanteries de corps de garde et d'artilleurs lorsque les fournisseurs et les neveux se retrouvaient entre eux, avant de voir arriver le bienheureux moment en fin d'après-midi où ils se mettaient à seller leurs chevaux, quand claquaient les portes des calèches et sifflaient les fouets et c'est là qu'elle prit la décision finale : le neveu, l'un des nombreux neveux du baron Windisch, n'avait rien à faire dans sa vie à elle et elle rien dans la sienne. C'était une maigre consolation, elle le savait, car elle n'était jamais entrée dans la vie du neveu, elle avait à ses yeux sûrement moins d'importance qu'une quelconque de ses cravates de soie ; la blanche qui se marie avec le costume civil et les bas blancs et la verte avec l'uniforme blanc accompagné du sabre qui se dandine entre ses jambes. C'était une maigre consolation, mais le trou dans la

poitrine a disparu, c'était au moins ça, une fois qu'elle avait pris la décision de partir avec les pèlerins. Qu'ils s'en aillent dans leurs appartements des villes et dans leurs châteaux et dans leurs casernes ou n'importe où, elle aussi s'en irait.

La paix régnait à Dobrava, mais une autre paix, celle de l'attente et des préparatifs, et non plus la paix du vide. Les assiettes et les tasses de porcelaine attendaient les fêtes suivantes, et il n'y avait rien de mal à cela, c'était bien ainsi, car aux fêtes suivantes ce ne serait plus elle qui les sortirait des placards. Et en regardant la montagne elle eut soudain le sentiment de comprendre l'inquiétude des gens, des simples comme de ceux qui avaient de l'instruction, de ceux des villes et de ceux des campagnes qui, en ce pays, étaient pris tous les sept ans d'un curieux désir, d'une aspiration étrange, d'un appel qui les attirait vers l'ailleurs, à travers les forêts, par les champs, par-dessus les monts pleins de danger, par le large fleuve Rhin et jusqu'au Coffret d'or, là où demeurait la beauté pure, encore plus limpide et plus compréhensible que la beauté de la montagne dorée par le soleil qu'elle contemplait cet après-midi, avec ses feuillages ondulant doucement au gré du vent silencieux ; une beauté bien plus profonde, car elle contenait le mystère qu'aucun savoir ne pouvait sonder.

– Lors du dernier pèlerinage ils ont connu de grandes inondations. Trois pèlerins d'un village de Basse-Carniole se sont noyés près de Coblenze.

Son père était assis dans le coin de la pièce, sous le crucifix sous lequel s'étalait l'inscription BÉNÉDICTION DU FOYER, c'est lui qui était cette bénédiction du foyer sous laquelle il cherchait à retenir sa fille tourmentée, qu'il ne comprenait pas, il n'arrivait pas à bien comprendre les femmes.

Il se dit que sa fille tenait, d'on ne savait où, de quelque ancêtre lointain, une nature de vagabonde ou de gitane. Il cherchait, la tête alourdie par le vin, cet ancêtre, mais ils avaient été tous paysans, attachés à Dobrava, à l'étendue au

pied de la montagne, leur regard atteignait le sommet où s'élevait le clocher de Saint-Roch, c'étaient de riches pay-sans, jusqu'à lui qui n'en était déjà plus un, il était déjà un seigneur à la position assez élevée, mais ils vivaient toujours dans les parages, jamais personne n'était allé plus loin que jusqu'à Ljubljana, certains jusqu'à Graz, d'autres jusqu'à Vienne, les soldats et les mendiants mis à part, mais on n'en comptait pas dans leur famille.

Il se dit que sa fille voulait voir les villes d'Allemagne et de France dont parlaient ici les neveux du baron Windisch et le baron Leopold Henrik Windisch lui-même, qu'elle voulait voir les places des grandes villes, d'autres messieurs à per-ruque en plus des neveux du baron et des fournisseurs et des membres de la Société des arts agricoles utiles qui venaient chez eux pour parler des ruchers et du prix qu'atteignait la livre de bœuf. Sa fille avait peut-être envie de rencontrer des messieurs qui portent des violons dans des étuis et jouent dans les châteaux, ou des ménestrels et des savants, des astronomes et des poètes, d'intrépides soldats, d'autres officiers, au grade plus élevé que le neveu du baron Windisch, qui n'est après tout que lieutenant, peut-être des colonels et des généraux. Il pensait à tout cela et il se dit qu'il lui faudrait enfermer Katarina dans sa chambre et lui donner deux bonnes gifles. Mais il se rendit compte tout aussi vite qu'il n'arriverait à rien avec ça. Non seulement parce qu'elle avait la trentaine et qu'elle tenait les livres de comptes, qu'elle remplaçait ainsi feu son épouse, mais parce que c'était Katarina et qu'elle faisait ce qu'elle décidait de faire : jeûnait ou mangeait, ou se gavait plutôt. Il se peut même qu'elle cesse de nouveau de manger, se dit-il, horrifié, elle peut cesser totalement de manger. Il se dit qu'il serait horrible de la voir partir vers l'inconnu, qui ne signifie pas carrosses ou violons, mais *pauper et peregrinus*, cet inconnu plein de renoncement, de grands efforts et de dangers. Il en connaissait un bout sur les pays allemands, sur

les manufactures de drap et sur les hauts-fourneaux, même sur les guerres de Frédéric de Prusse qui cherchait à subtiliser les terres héritées à leur jeune impératrice Marie-Thérèse, jusqu'à la Silésie, beaucoup de bonnes terres qui ont toujours appartenu de droit aux pays héréditaires des Habsbourg, il savait des choses sur les pèlerinages et les nefs des fous qui voguent sur le Rhin de ville en ville car personne ne veut les accueillir. Il craignait les chemineaux, les pèlerins, les faibles d'esprit, les guerres et les grandes cités. Même si le manoir de Dobrava représentait bien davantage qu'une maison de paysan, qu'il possédait une grande salle à manger et des meubles comme les seigneurs dans leurs palais et dans les villes, il y avait dans le coin la BÉNÉDICTION DU FOYER, il n'avait pas à partir, sauf si les affaires l'exigeaient. Il était pris d'horreur devant l'idée que sa fille parte en voyage. Mais il savait aussi que personne, même pas Demsar, le recteur de la paroisse, ni le prince-évêque de Ljubljana, ne l'aiderait à la détourner de ce chemin. Celui qui sent l'appel du Reliquaire d'or à Kelmoraïn ou de saint Jacques à Compostelle, celui-là doit partir, qu'il soit homme ou femme, jeune ou vieux, voilà ce qu'ils diraient, le premier et le second, le petit curé et le grand prêtre.

C'est pourquoi, afin de trouver un peu de consolation, il se dit aussi que Katarina était adulte, qu'elle avait beaucoup lu, qu'elle connaissait l'allemand, et même un peu de latin, elle était allée chez les ursulines, que peut-être, une fois qu'il aurait fait des prières à son intention et demandé la protection à saint Christophe, qui protège tous les voyageurs, et offert une messe à Saint-Roch, elle voyagerait avec l'aide de Dieu et en compagnie de bonnes gens. En fait, il avait seulement l'impression d'avoir pensé à tout cela. Mais en vérité il savait que ce qui arrivait dépassait son entendement, qu'il ne s'agissait pas uniquement d'un pèlerinage, qu'elle s'en allait simplement, pour toujours, et qu'il n'y pouvait rien faire s'il ne voulait pas rendre la situation bien pire encore.



– Quand j’atteindrai la Châsse d’or de Kelmoraïn, souffla Katarina, les yeux enfiévrés, quelque chose se révélera à moi que je ne connais pas encore. Peut-être Dieu. Qu’il se révèle. Et que le regard que je jeterai sur sa beauté me fasse mourir.

Son père détourna le regard. Il y avait dans les yeux et dans la voix de Katarina quelque chose qui dépassait ses possibilités à comprendre les femmes, l’Univers, toutes les choses. La femme était là avec son regard fiévreux, avec ses paroles étranges et sa détermination, grande comme la jeune païenne à l’église de Crngrob, il y avait vu la côte de la jeune païenne. Elles étaient ainsi autrefois, les femmes, avec ce regard, avec les paroles qu’elles disaient comme à présent sa fille, leur taille atteignait dix pieds et davantage, comme le racontaient encore les paysans de l’endroit, comme son père le lui avait raconté. Il savait toujours ce qui était bon pour les affaires, pour les champs et les animaux, pour les moutons et pour les vaches et pour les chevaux et pour les chèvres et les abeilles, il avait l’impression de savoir aussi ce qui pourrait être bon pour elle. Mais là, soudain, il était devant quelque chose dont il n’aurait pas aimé s’occuper s’il ne s’agissait pas de sa fille. Comme un cauchemar qui vous assaille au milieu de la nuit, ou une maladie inconnue qui trouble les animaux à l’étable sans que personne n’en connaisse la cause. Katarina elle-même ne savait peut-être pas pourquoi elle avait pris cette résolution si forte et si soudaine, comme elle ne savait pas distinguer pendant la nuit les rêves de la réalité. Ces rêves étaient peut-être même beaux, peut-être que des inconnus venus de loin lui rendaient visite, ceux qu’elle rencontrerait. En tout cas, cette nuit aussi, où son père est resté penché sur sa chope vide sous l’inscription BÉNÉDICTION DU FOYER, cette nuit-là quelqu’un était dans la chambre de Katarina, elle sentait clairement sa présence quasiment physique.

– Les diables? s’écrie, furieux, le prince-évêque de Ljubljana et se reprend aussitôt: le mot, que son secrétaire n’avait pas prononcé, lui avait échappé, il avait dit qu’on avait vu voler quelque chose au-dessus de l’Istrie et que des maladies étaient apparues dans les troupeaux le mois dernier, que quelques animaux s’étaient noyés et que l’inquiétude gagnait les gens. Il se signe aussitôt, le prince-évêque, il doit le faire encore dans son lit, il devrait être en train de faire son Salut Marie, mais il doit se signer, pour ce mot échappé de ses lèvres, un mot qu’il refuse de prononcer même durant une discussion théologique, et là il vient de le prononcer, et au pluriel, il doit se repentir et prier, il n’a pas d’autre choix, prier et se repentir jusqu’au soir, faut-il vraiment que la journée commence avec une maladresse? Il l’avait prononcée, cette parole malheureuse, à cause du secrétaire qui se tient près de la porte, le plateau à la main, avec le café qui déborde de la tasse, tous les matins il déborde, par maladresse ou par respect, il ne le saura jamais, comme il ne saura jamais ce que pense cet homme qui lui rapporte ces sottises dès l’aube. Qu’est-ce encore que ces sottises? dit-il en tournant les yeux vers les croisées et pensant: le ciel est chargé, peut-être qu’il va pleuvoir de nouveau.

– C’est ce qu’on raconte, dit le secrétaire, depuis les Cendres on le raconte, on les a vus en Istrie, et en Carniole quelques bêtes se sont noyées.

Il faut dompter la colère qui monte, la rage, la fureur, l'*ira* vous prend, vous envahit la poitrine, il ne le permettra pas. Le prince-évêque souffle, respire profondément, expiration, inspiration, il s'appuie sur les oreillers et tourne les yeux vers le ciel au-dessus de son lit, vers les anges du baldaquin. Pourquoi ce macaroni a-t-il peint les anges dorés et roses, ils éclatent de santé? Ils sont blancs, ils ne peuvent être que blancs, si on se réfère à Matthieu 28,3; si sa mémoire ne le trompe pas, malgré les années, il cite encore brièvement Matthieu 16,5: «Son aspect était comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la neige.» Le barbouilleur ne se préoccupe guère des Évangiles, il veut des couleurs, vives, de beaux petits corps bien potelés, même le visage de la Vierge, il l'emprunte parfois à quelque femme, et ensuite on peut encore apprendre de quelle femme il s'agit et de la manière dont elle vivait. Le secrétaire fait quelques pas et lui demande s'il veut du café, bien sûr qu'il veut du café, mais ne le renversez pas, je vous en prie. Le prince-évêque se redresse, s'appuie sur ses oreillers. Il aurait dû les peindre blancs jusqu'à la transparence afin qu'ils fussent invisibles, mais il est vrai qu'il n'aurait eu alors rien à peindre, selon son esprit de peintre. Il aurait facilement pu les peindre blancs, le fond est bleu, selon Jean aussi, Apocalypse 4,4: Jean vit que «vingt-quatre anciens siégeaient, vêtus de blanc». Les vêtements au plafond au-dessus de son lit devraient donc être d'un blanc éclatant, car l'entendement de la vérité divine est pur, il est blanc, ses vêtements, comme les vêtements des anges, étincellent de blancheur. Peut-être même tout devrait être blanc, sans toutes ces couleurs, bleu, rouge, doré et violet sur le baldaquin au-dessus de son lit. Son regard vagabonde encore une fois entre ces fausses couleurs célestes et dans les édens du barbouilleur italien qui gardait dans ses yeux son soleil d'Italie et le ciel bleu, c'est pourquoi il n'y comprenait rien à rien en dehors des couleurs des putti et des oranges dans les jardins du paradis. Tous les matins, en

ouvrant les yeux, il voit d'abord ce ciel coloré d'Italie, même en fermant les yeux il n'y a rien de blanc sous les paupières, il fait sombre et des rayons rouges strient le noir. C'est à cause de la chaleur, du front enfiévré et des songes maladifs dans la tête, qui l'avaient obligé à s'aliter. Le carême était long, le corps s'est affaibli, mais qui jeûnerait sinon le prince-évêque, qui? Ce curé de Saint-Roch, qui lui avait dit une fois, un peu éméché, l'année dernière, à lui son évêque, pour ainsi dire à son père : le carême ne tombe pas au bon moment. L'évêque en est resté ébahi : Comment, pas au bon moment? Le sang bouillonne de printemps et d'amour, dit le curé, et dans le cœur des gens il n'y a pas de bonne volonté car l'estomac est vide, et ce n'est pas bon. Qui aurait pu avoir une telle pensée, Dieu tout-puissant! Il lui avait parlé, il lui avait donné de la pénitence, mais tout de même : quelle est donc la foi de cet homme et à quelle école il avait été?

Afin que la colère ne trouble plus son cœur, le prince-évêque s'efforce de penser non pas au curé Janez Demsar mais plutôt aux anges blancs qui vivent dans la lumière céleste et dans la sagesse divine, dans la lumière qui les réchauffe et éclaire leur regard intérieur, dont les corps sont blancs à en devenir transparents, et non pas à ces corps charnus au-dessus de son lit, non pas avec des lèvres rouges qui sont selon toute vraisemblance rouges parce que nourries de ces oranges dorées, de ces pommes et on ne sait de quels autres fruits encore. Le prince-évêque s'assoit dans son lit, le secrétaire apporte le café, il en renverse, bien sûr. Vous en avez renversé de nouveau, dit Son Excellence de mauvaise humeur, le secrétaire a l'impression que c'est la façon de parler des vieux valétudinaires. Serait-il possible que vous évitiez un jour de le renverser? Ça coule sur ma chemise, dit-il, maussade, en regardant avec désespoir la tache noire qui s'étale sur le tissu blanc et y pénètre. Une deuxième fois il dompte sa colère ce matin, les dentelles blanches sont fichues, elles

ne seront plus jamais comme avant. Le secrétaire voit son désespoir, il a presque pitié du prince-évêque. On va faire laver, dit-il. Laver, laver, marmonne l'évêque, qui enfle sa perruque avec ses mains tremblantes, comme si on pouvait laver si facilement des dentelles, il met son collier rouge d'évêque et s'en va à pas glissés vers la croisée. Il contemple les filaments clairsemés de la pluie et la rue mouillée devant l'évêché où les débardeurs déchargent des tonneaux pour les rouler vers les caves. Il devra attendre encore un peu pour goûter le doux vin de Styrie de l'année dernière, jusqu'à ce que ce mal du carême soit guéri, il ne quittera pas le palais pendant quelque temps encore, sauf aujourd'hui pour aller à l'église bénir le régiment qui part pour la Silésie, uniquement cela encore, et tous les jours il aura encore à supporter le secrétaire qui renverse le café, le secrétaire avec lequel il s'agit de ne pas plaisanter et qui fera du chemin dans la vie.

Comme ils sont adroits, les débardeurs, avec leurs crochets, leurs courroies et leurs madriers sur lesquels ils posent les barriques de noble *traminer* tout doré ; c'est la scène qu'il voudrait contempler, ce travail simple, utile, qui plaît à Dieu, derrière son dos où se tient le secrétaire avec une liasse de paperasses il n'y a que des ennuis, des difficultés, que des problèmes à résoudre, la construction à Gornji Grad à terminer, des frais, la guerre avec les Prussiens, les jésuites et leur école, la correspondance avec le Conseil de l'Empire à propos des pèlerins de Kelmoraïn, et à présent encore ces choses volantes au-dessus de l'Istrie, les bêtes troublées dans l'intérieur du pays, toutes ces sottises que le secrétaire dans son zèle ne peut laisser tranquilles. Cependant, les difficultés ne se trouvent pas uniquement derrière son dos, en bas, sur la chaussée détremnée, devant ses yeux, il y a aussi une petite difficulté : elle fait les cent pas, couverte de sa pèlerine, et regarde ses fenêtres. Ce n'est pas possible, s'écrie le prince-évêque, c'est impossible, dit-il en faisant signe au secrétaire

d'approcher. Elle est toujours là, je ne peux pas en croire mes yeux. L'intendant du domaine du baron Windisch de Dobrava, Jozef Poljanec, lui-même riche propriétaire, dit le secrétaire, vous n'avez pas voulu le recevoir, il est membre de la société agricole, un homme de renom, dit le secrétaire, il prétend rester à la porte jusqu'à ce que vous le receviez. Le prince-évêque sent de nouveau l'ire qui l'envahit, il ne sait que répondre : pourquoi reste-t-il donc sous ses fenêtres ? Pourquoi marche-t-il sous mes fenêtres s'il a dit qu'il resterait devant la porte ? Vous devriez peut-être le recevoir malgré tout, il a donné du bois pour Gornji Grad, dit le secrétaire. Bonté divine, mon cher, dit le prince-évêque, est-ce à l'évêque de Ljubljana de persuader sa fille qui a la bougeotte de ne pas aller en pèlerinage, de lui interdire en fait ce saint voyage, est-ce dans ses attributions ? Il a perdu sa femme, dit le secrétaire, il craint maintenant que sa fille se perde elle aussi, elle s'appelle Katarina. Un beau nom, un nom pur d'une femme pure, sainte Catherine d'Égypte, Catherine de Sienne, c'est un homme bon, ce Poljanec, un maître intelligent et un homme pieux, mais entêté et même stupide, comment le prince-évêque pourrait-il interdire à quelqu'un de faire un pèlerinage, comment pourrait-il faire une chose pareille, on n'en a jamais entendu parler ! Il pose ses doigts sur son front, sent le battement dans ses veines, dès le matin il y a tant de choses qui le mettent hors de lui, qui font frémir les veines de ses tempes.

Le pire c'est qu'avec tout cela Jozef Poljanec a toutes les raisons de s'inquiéter, car les choses avaient déjà mal tourné il y a sept ans avec les pèlerins de Kelmoraïn, le prince-évêque s'en inquiète lui aussi, ça ne marche pas du tout comme il faudrait, le Conseil impérial exige que les pèlerinages cessent simplement, mais il ne le permettra pas, ce n'est pas lui qui mettra fin à un usage séculaire, pas lui, jamais de la vie. Il écrira à la Cour pour dire les dommages que l'interdiction

provoquerait, les dommages spirituels que l'État ne peut comprendre, et comment pourrait-il, lui, interdire à ses agneaux, à son troupeau, le chemin qu'ils entreprennent attirés par l'espérance, par la force incroyable des saintes reliques de Cologne et d'Aix-la-Chapelle ; devra-t-il également couper les chemins de Compostelle ? Qu'ils mettent d'abord fin à leurs guerres, ils sont juste en train de transférer une grande armée en pays allemand, par le même chemin. Il n'interdira rien du tout, malgré les gros soucis, il y a de gros soucis aussi dans ce pays où règne la paix, comment tout faire, bénir les régiments qui partent à la guerre, louvoyer entre Vienne et Rome, comprendre les maladies et les troubles qui touchent le bétail, les superstitions des gens d'ici et avoir de surcroît sous ses fenêtres encore ce malheureux Jozef Poljanec, ce Poljanec ne va-t-il pas se plaindre au pape ? Ira-t-il se mettre à genoux devant le saint-père Benoît, devant un vieillard malade, si le prince-évêque de Ljubljana n'arrête pas sa fille dans son élan, ira-t-il ? Ou alors il s'adressera au saint de ce jour, à saint Hermengild le martyr, il est lui-même un martyr, Poljanec, qui fait les cent pas sous les fenêtres. Comment un homme peut-il faire tout cela, comment peut-il porter sur ses épaules tout ce poids, jusqu'aux tourments d'un père plein d'appréhension, tout prince-évêque qu'il est, les guerres et les troubles et l'orgueil et la débauche et tout ? Comme tous les autres gens, répond-il, comme tous les autres : avec l'aide de Dieu, seulement avec l'aide de Dieu.

Qu'avons-nous là aujourd'hui ? dit-il d'un ton toujours mécontent, si nous faisons abstraction de ces visiteurs venus d'Istrie ? Ils volaient par-dessus Vodnjan, on les a vus du côté de Saint-Roch. L'évêque tremble un peu, son corps a des tremblements, non de fièvre ni de maladie. Et les bêtes, dites-vous, les bêtes se noyaient ? Elles étaient troublées depuis plusieurs nuits, dit le secrétaire d'un air grave, puis on entendit le bruit des sabots qui dévalaient les pentes vers les vallées,

on dit que des troupeaux entiers se précipitaient tout droit dans les eaux. Étrange phénomène. Des sifflements sortent de la poitrine de l'évêque, son corps est secoué de tremblements, on a l'impression qu'il aura besoin d'aide, le secrétaire s'approche de l'armoire pour dissoudre dans l'eau le remède contre le refroidissement. Le pays est en paix, la guerre est loin, on n'a pas vu depuis longtemps de peste ou de choléra, on a jugé et brûlé la dernière sorcière voilà trente ans, c'étaient les dominicains qui l'avaient dénoncée, *domini canes*, les chiens du Seigneur, les luthériens sont partis il y a belle lurette, et voilà – n'y avait-il pas suffisamment d'autres problèmes – qu'ils inventent des créatures volantes, ça sifflait de sa poitrine, ce n'était pas la maladie, nullement, c'était le rire retenu. C'est ça qu'on raconte? Vous aussi le pensez, vous y croyez? Il y croit, le secrétaire croit que les malins sont revenus dans ce pays paisible la nuit où les nombreux pèlerins préparaient déjà leur cœur pour le pèlerinage de Kelmoraïn, accompli tous les sept ans, alors que la guerre commençait avec les Prussiens, alors que le prix du blé avait grimpé, qu'on devait payer davantage pour la livre de bœuf que l'année précédente et qu'un jeune paysan devenu fou furieux est arrivé au galop devant l'église de Radovljica juste après la messe de l'évêque en tirant en l'air. Vous souvenez-vous, Excellence, de ces coups de feu? Son Excellence se souvient : que voulez-vous dire avec ça? Une telle insolence vient du diable, dit le secrétaire, le cheval dansait sous lui comme un dément, et lui, il tirait en l'air devant vous. Un paysan ivre, dit le prince-évêque, et non pas Satan, à nouveau j'ai prononcé le mot, je vais faire le signe de croix comme quelque superstitieuse bonne femme. Rien d'étonnant si le secrétaire y croit, il y a encore tant de confusion sur terre. À un bout du pays on est en train de construire des hauts-fourneaux et des raffineries de sucre, dans les estaminets on sirote le café torréfié à Trieste, et à l'autre bout les démons



ont pris possession des animaux, les ont rendus fous et les ont poussés dans les étangs, dans les lacs et au fond des fleuves. À un bout des savants réunis en académie, la tête échauffée sous leurs perruques, discutent de vers latins et de logarithmes, à l'autre bout les paysans se serrent dans des cabanes enfumées, écoutent le vent hurler sur leurs toitures en chaume et tentent d'y reconnaître les voix des anciens vampires, des sorcières et autres fantômes qui cherchaient à les aider ou à leur nuire, plutôt nuire qu'aider. Ce n'est donc pas étonnant si les évêques sont un peu sur les nerfs par des temps pareils, en tout cas davantage que les autres gens. Que la colère s'empare d'eux parfois, qui n'est pas encore péché, pas encore, seulement le reflet de leur sollicitude humaine de pauvres serviteurs de Dieu. Rien n'est encore bien sûr et clair en ce monde, l'époque est pleine de confusion, les soucis gros, comment les porter sinon avec l'aide de la prière et avec l'aide de Dieu, même si on est prince-évêque, lui aussi doit avoir son ange dans le ciel, il l'a lui aussi, non pas un chérubin chérubiné, mais un tout blanc, comme il est écrit et comme il est en vérité. En fait, à bien y réfléchir, il doit en avoir plusieurs, il en a probablement plusieurs, sinon il n'aurait pas pu devenir ce qu'il est, le berger et le chef d'un grand troupeau, d'un grand évêché qui va de la Bela Pec à Gornji Grad et plus loin jusqu'à Slovenj Gradec, aux confins de l'évêché de Lavant, depuis les contreforts blancs des Karavanke jusqu'en Istrie, il n'aurait pas pu devenir tout cela s'il n'avait pas plusieurs anges, et enfin, à s'occuper de tant de gens et de choses, on doit avoir plusieurs assistants, même si cela n'est pas décisif, ce qui est crucial c'est le fait d'être choisi, celui qui est désigné prince-évêque a plusieurs anges, c'est clair, il a l'impression que c'est clair.

Le secrétaire pose le verre avec le remède sur la table et s'en va, laissant Son Excellence avec les frissons qui l'accablent, des frissons qui ne viennent pas de la fièvre mais du rire, c'est

le rire qui fait siffler sa poitrine. Le bétail n'a rien dit? Personne n'a mangé de la graine de fougère? Le secrétaire, vexé, se tait, il ne dirait plus un mot. Ne me comprenez pas de travers, dit le prince-évêque après avoir bu l'amer breuvage, il y en a trop, trop de soucis pour un pauvre homme, après tout je suis un pauvre homme, même si je suis Excellence, Éminence, Grandeur dans Ces Parages, que seul le pape Benoît à Rome est au-dessus de moi, lui aussi fort âgé, vieux, le *pontifex maximus*. Ce secrétaire croit en tout cela, le prince-évêque en est persuadé, en la graine de fougère que l'on doit avaler la nuit de la Saint-Jean pour comprendre ce que disent les animaux, il doit faire le signe de croix discrètement lorsqu'il a bâillé, afin que les diables, j'ai à nouveau prononcé ce mot, ou plutôt pensé, afin que les esprits mauvais ne pénètrent pas en lui, quels païens, quel peuple païen! L'évêque ne serait pas évêque s'il doutait de l'existence du diable, il ne doute pas non plus de l'existence du mal que l'ange déchu répand sur terre. Il le sait, il sait trop bien que Satan et le Mal ont de multiples visages, même de beaux, même de magnifiques, et Dieu n'en a qu'un seul. Il sait que le Bien et le Mal sont en lutte dans tout être humain, à tout moment, et que Dieu est du côté du Bien, où pourrait-il être sinon là. Mais le peuple de ce pays et l'honorable secrétaire avec lui devraient cesser leurs histoires avec les créatures volantes et les vampires, il serait temps. Ah, ces vallées alpines avec son monde païen, et ces plateaux du septentrion! Cependant que nous allons en Amérique et que nous y fondons des missions, tandis que les hauts-fourneaux crachent le feu et que l'on joue des sonates, tandis que les cordes des cymbalums résonnent et que l'on étudie saint Augustin, tandis que tout cela existe, voilà qu'ici on a toujours ces archers malins, ces chasseurs sauvages et ces bouquetins aux cornes d'or qui vous jettent le sort rien qu'en vous regardant, des magiciennes et des sorcières au croisement des chemins et les revenants dans les cimetières,

tout cela finit par lui taper sur les nerfs, en ces temps il y a tant de choses qui tapent sur les nerfs des évêques, mais on appelle cela d'un autre nom. Et à présent, juste avant le grand pèlerinage, les voilà qui voient voler des choses dans les airs, même au-dessus de Vodnjan, peut-être même au-dessus de Venise, par-dessus les coupoles et les anciennes reliques dans leurs églises, par-dessus les restes sacrés qui ont sûrement leur pouvoir, et tout cela, toutes ces songeries païennes, ils les attribuent au plus mauvais, à Lui l'immonde, il ne prononcerait plus son nom ni au singulier ni au pluriel, bref à Lui, cela dépasse les bornes, c'en est trop pour lui, à son âge et avec tout son savoir et les nombreuses affaires sur le dos, il ne peut s'en occuper, il ne peut même pas y penser. Il est obligé d'essuyer ses larmes, des larmes de rire, que monsieur le secrétaire l'excuse, mais c'en est trop. Le prince-évêque reprend son sérieux, il faut trouver un cadre rationnel pour tout cela. S'il y a des porcs qui se sont noyés, vous savez bien ce que cela signifie ? Le secrétaire garde le silence, il a décidé de se taire, il sait, il en sait très bien la signification. Cela signifie, dit monseigneur l'archevêque de Ljubljana avec toute la fermeté que la maladie lui laisse, que le Seigneur était présent aussi. C'est lui qui a poussé les démons dans les porcs et les porcs dans les eaux. Luc 13,32, et tous les autres Évangiles, je n'ai pas besoin d'en citer d'autres.

Voilà l'affaire éclaircie, terminée. Et encore quelque chose, dit l'archevêque d'une voix rude, sans réplique, encore quelque chose, avec les mots de saint Augustin, si vous l'aviez lu attentivement vous le sauriez : N'essayez pas de connaître davantage que ce qu'il est nécessaire.

Le secrétaire baissa le regard, ils s'en allèrent ensemble à la salle des audiences.

– Donc, dit l'archevêque, tranchant, combien de fois devrai-je encore demander ce que nous avons à voir aujourd'hui ?

– D'abord les pèlerins de Kelmorain, dit le secrétaire.

Bien sûr, c'est ce qu'il craignait depuis le matin. Cette affaire des pèlerins de Kelmoraïn, ces derniers temps ils posent plus de problèmes que les diables qui volent autour des clochers, si l'archevêque peut se permettre une petite plaisanterie et redire le mot au pluriel. Des gens pieux de leur acabit vont en pèlerinage depuis toujours, depuis des siècles, la tradition orale et les documents les plus anciens de l'évêché parlent des pèlerinages en Terre sainte, à travers le pays des Magyars et des Turcs, ils parlent d'un groupe de cent cinquante personnes de Ljubljana, dont seulement neuf atteignirent Jérusalem et le Tombeau du Christ, tous les autres avaient été tués ou emmenés en esclavage par les Turcs et les brigands arabes ; ils allaient à Rome et à Compostelle la lointaine, à pied, pendant des mois et des mois, parfois plusieurs années, les comtes de Celje y allaient accompagnés d'une riche suite, afin de racheter leurs terribles péchés, les meurtres et leur avidité de chair humaine et de terres et de pouvoir ; les simples paysans usaient leurs pieds jusqu'au sang, ils parcouraient de folles distances couverts de pèlerines, avec leur bourdon et les coquilles Saint-Jacques ; et lui, le prince-évêque, ne peut qu'être admiratif devant le zèle de son troupeau qu'attirent les lieux saints et les villes saintes depuis toujours, depuis les temps immémoriaux. La Sainte Église catholique devrait être fière de ses peuples slaves de l'Autriche méridionale, et non l'obliger à envoyer des rapports à Rome et batailler avec le pouvoir temporel de Vienne. Ils pourraient savoir que le peuple d'ici nomme ces saints voyages d'après la ville où se trouve la *sedes apostolica* à Rome, d'après Rome, Roma, *romanje*<sup>1</sup>. Ils pèlerinent depuis toujours, plus leur péché était grand, plus le chemin qu'ils choisissaient était long et difficile, le désir du royaume céleste qui sera leur demeure un jour était si profondément ancré dans le cœur des

1. Le terme slovène signifiant « pèlerinage ».

gens que tout cela était digne de respect, qu'ils devraient être accompagnés de bénédictions et de bons conseils. Cependant, les pèlerinages vers la vallée du Rhin ont en quelque sorte dégénéré ces derniers temps, l'évêque avait suffisamment de documents sur son bureau, suffisamment de lettres du Conseil aulique de Vienne d'où on le menaçait, lui, comme si c'était lui qui avait marché en Bavière et dans la vallée du Rhin ; cela, il le savait, après le dernier pèlerinage les choses sont allées assez loin pour qu'au Conseil de l'Empire à Vienne il fût question d'interdire purement et simplement cette coutume. Il se sentait mal à l'aise en pensant aux comptes-rendus, s'il fallait les croire : on restait couché sans rien faire, on buvait, on s'adonnait aux réjouissances et à la débauche, il y avait des trafics, une dépravation générale. À la place de la purification et de la pénitence, de la piété, du recueillement et de la prière, la rapine et la violence se sont propagées, s'il fallait prêter foi au rapport, si leurs auteurs ne sont pas des gens méchants et médisants. Les choses empiraient d'année en année, comme on dit, même s'il serait plus juste de dire : de sept ans en sept ans, puisque tel était le cycle des pèlerinages dans la vallée du Rhin. Car c'est seulement tous les sept ans que les gens des régions méridionales de l'Autriche, croyants ou pas, étaient pris d'une étrange agitation, semblable à une sorte d'épidémie de fièvre, qui les faisait quitter leurs foyers à la campagne et en ville, leurs familles, leurs affaires importantes, pour les pousser à entreprendre à pied un voyage lointain, risqué et même dangereux. Dans les pays allemands, où ils recevaient autrefois un si bon accueil et où par ignorance de la géographie on appelait « magyars » ces pèlerins des pays slaves, on les attendait à chaque intervalle de sept ans avec plus de répugnance. Jusqu'à ce qu'enfin cette septième année, année du pèlerinage, devînt l'année de la peur, des sauterelles ou des Turcs, comme le disent certains rapports que l'archevêque de Ljubljana ne croit pas, il

y a trop peu de preuves, et c'est ce qu'il avait fait valoir aux délégués de Rome. Et d'après ces rapports il n'y aurait plus que de rares villes à garder l'ancienne coutume selon laquelle les échevins et les représentants de la noblesse de la province les accueillent aux portes des villes avec tous les honneurs et les victuailles. En Bavière, où les pèlerinages étaient toujours florissants, on se réjouissait encore quelque peu de leur arrivée, même si la province s'était retrouvée dévastée et pauvre après la dernière guerre, mais à Cologne et à Aachen c'était simplement la garde que l'on envoyait au-devant d'eux. Ce n'étaient plus les temps qui avaient vu publier spécialement pour eux un guide intitulé *Le Pèlerin magyar*. «Magyar» ou «carniolais», c'était pareil pour eux, des multitudes de peuples coulaient de l'Orient vers leurs lieux saints – qui aurait pu les distinguer ! Et ils se ressemblaient de plus en plus les uns les autres : au lieu de gens d'autrefois pleins d'une infinie piété, dont la crainte de Dieu, la modestie et la persévérance lui inspiraient presque autant d'admiration que leurs chants, leurs danses et leur vie d'une moralité exemplaire, les villes et les villages allemands auraient vu passer, d'après ces rapports désagréables et presque impossibles à croire, des groupes d'étrangers braillards, ivres parfois et parfois violents, aux gestes incontrôlés et aux yeux hagards. D'abord, ils n'étaient plus vêtus de bure, et, selon les rapports, certains d'entre eux portaient des bijoux précieux, d'autres étaient armés, et chaque groupe de fidèles était suivi d'une bande d'hommes et de femmes de douteuse réputation. Le prince-évêque le sait : le voyage est une tentation et le mal est contagieux, les hommes et les femmes voyagent de conserve, le foin mis à côté de la braise prend feu. Le danger était grand que les pieux et les persévérants qui marchent en tête deviennent semblables à ceux de la queue, aux putains et aux voleurs. Que les bons bourgeois, et c'est arrivé aussi, d'après les rapports, se transforment durant ce grand chemin en goinfres

et en débauchés, qu'un paysan solide ne respecte plus la propriété et que, selon les dires d'un dominicain, les femmes mariées et d'innocentes jeunes filles se transforment en des drôlesses criardes aux jupes retroussées. Le dernier pèlerinage à Kelmoräin lui a valu la visite de la commission romaine dans son diocèse, avec toute une liasse de dénonciations, il les a toutes rejetées. Et les voilà de nouveau devant lui, les pèlerins de Kelmoräin! Ce souci, ce grand souci a été posé sur ses épaules, il porte toutes les responsabilités, celle des âmes et celle des lois, celle de l'honneur et de la gloire, celle du renom du diocèse, tout; tout cela repose sur ses épaules, en aura-t-il la force? Comme tous les autres – avec l'aide de Dieu, seulement avec l'aide de Dieu.

– Qu'ils entrent donc, qu'est-ce qu'on attend? dit le prince-évêque.

Le secrétaire ouvrit la porte et un homme entra, grand et vêtu en bourgeois; quelques paysans se frayèrent le chemin dans la salle, et enfin ils apportèrent sur un brancard une énorme femme, si large qu'ils avaient été obligés de la pousser par l'ouverture de la porte, elle et le brancard. L'homme de haute taille ôta son chapeau et tonna à en faire trembler les vitres:

*Jesus cum Maria*  
*Sit nobis in via.*

Et il traversa la pièce à grand bruit pour venir embrasser l'anneau de l'évêque.

– Dieu vous entend, dit l'évêque, même si vous faites moins de bruit.

C'était par trop bruyant et embêtant, mais il ne put s'empêcher de penser: voilà une basse, c'est la voix qui nous manque à la cathédrale pour le *Te Deum*. La majesté du spectacle, les hautes croisées, le parquet lisse, les tableaux sur les murs,

les statues, la grandeur de toute la scène avec l'évêque en perruque et son secrétaire, en perruque lui aussi, poussèrent à genoux les paysans. Je vous en prie, dit l'évêque indigné à la basse, si vous voulez être le chef des pèlerins, remettez votre perruque, et que votre dame se lève. Le puissant personnage se redressa et regarda, embarrassé, la perruque qu'il tenait à la main. Il ne comprenait pas comment elle s'était retrouvée là, il ne s'était pas rendu compte qu'il l'avait retirée de sa tête quand il avait ôté son chapeau, en signe de soumission. Je m'appelle Mihael Kumerdej, dit-il, confus, je suis marchand de Slovenj Gradec, cuir, vin, chevaux. Il la remit rapidement à sa place d'honneur. Une perruque inspire bien plus de respect sur la tête que dans la main. Il essaya de deviner dans le carreau derrière le dos de l'évêque si elle était bien à sa place. C'est Magdalenka, ma femme, dit le guide. Bien, bien, dit le prince-évêque. C'est bon d'être accompagné par son épouse pleine d'attentions dans un tel voyage qui est source de nombreuses difficultés, pour ne pas dire de tentations. Mais davantage que de sa femme on a besoin d'avoir avec soi une foi solide et la prière. Il y en a qui l'oublie parfois durant le pèlerinage.

– Quand vous chanterez, dit-il, on vous entendra loin, pour la gloire de Dieu.

– Je n'ai pas beaucoup d'oreille, dit la basse de Mihael, en revanche je suis très pieux et très honnête.

La femme faisait de rapides signes d'acquiescement, les paysans serrés contre la porte confirmèrent aussi la grande piété de Mihael. Je m'y connais en affaires et en voyages, dit-il, dans les prix des hébergements, dans la location des voitures et des chevaux, je distingue les malades des bien portants, les gens honnêtes des escrocs, et les us et coutumes des pays étrangers. L'évêque demanda si le guide des pèlerins, le chef Mihael Kumerdej, avait pleinement conscience de sa responsabilité. Mihael grommela qu'il en était conscient, qu'il



était bien conscient de ce grand honneur et de cette grande responsabilité. Les messieurs de sa suite, et il montra les paysans serrés contre la porte, peuvent confirmer qu'il connaît les routes et les gens d'ici jusqu'aux contrées septentrionales, jusqu'à la Prusse et jusqu'à la mer de glace. Magdalena ajouta que Mihael était connu de tout le monde, dans chaque hospice, dans chaque auberge, et les paysans firent oui de la tête. Mihael commença à énumérer les auberges, à partir de Ljubljana, en passant par Beljak et jusqu'à Salzbourg et plus loin encore. Le prince-évêque leva le bras, il y avait par trop de bruit pour sa tête qui lui faisait mal, il laissa passer les noms de nombreux monastères et hospices, il réussit encore à saisir qu'il y avait quelque part, où donc, à Landshut, une auberge, là, c'est ça, l'auberge Au sang sacré. Au sanglier sacré, dit un paysan près de la porte, il n'arrivait pas à garder sa cruelle plaisanterie pour lui, ils s'esclaffèrent. Sang sacré, corrigea Mihael, *Heiligenblut*; l'évêque laissa passer le tout.

Il fit signe à son secrétaire qui se pencha vers lui. L'évêque voulait savoir ce qu'il en était du soin des âmes de ces gens-là. Le secrétaire expliqua que le père Janez Demsar, le curé de Saint-Roch, partirait avec les pèlerins. C'est celui qui pense, se dit l'évêque, que le carême du printemps ne tombe pas au bon moment. Des prêtres de Styrie, de Carinthie et du Frioul se joindraient peut-être à eux.

Ils attendaient tous impatiemment ce que dirait l'évêque. Les bénirait-il déjà? Il ne dit rien, le regard baissé, il pensa qu'il était toujours en proie à la fièvre et qu'il serait obligé de se remettre au lit. Si jamais ils partent, qu'ils s'en aillent au nom du Seigneur. Il se recouchera et priera afin que l'on ne lui envoie pas le visiteur apostolique après le pèlerinage.

– Prenez garde de ne pas envahir la Bavière et d'autres pays par là, comme des Turcs ou des sauterelles, dit-il ensuite. Il leur dit d'aller au nom du Seigneur. Qu'ils prennent garde à ce que tout se passe bien et qu'ils ne donnent pas lieu à des

plaintes. Mihael Kumerdej entonna bruyamment un chant à la Vierge, le secrétaire l'arrêta, l'évêque se dit : C'est vrai qu'il n'a pas d'oreille. Bénédiction, dit le secrétaire. Bien sûr, dit l'évêque. Il joignit les mains, prononça une brève prière, puis étendit les bras et les leva pour les bénir, Magdalenka et les paysans tombèrent à genoux, le chef des pèlerins retira par mégarde sa perruque, les hommes costauds mirent du temps pour remettre Magdalenka, tout essoufflée, sur ses jambes.

L'évêque se tenait près de la fenêtre, les mains derrière le dos. À nouveau il contemplait la pluie qui continuait à faire sa dentelle dans le sombre jour devant l'évêché. Les portefaix étaient en train de fixer les tonneaux vides à l'aide de courroies et de cordes. Les vides sur la voiture, les pleins dans la cave, mais sans moi, le bon vin de Styrie de l'année est rentré sans ma présence, pensa-t-il. Il se dit qu'il pourrait peut-être quand même recevoir le pauvre Poljanec qui faisait les cent pas sous ses fenêtres – puisqu'il a reçu ce guide des pèlerins avec sa voix de basse à faire s'écrouler les murailles de Jéricho, alors il pourrait tout de même recevoir Poljanec, il a donné du bois pour Gornji Grad, il pourrait lui dire quelque bonne parole, il pourrait envoyer un chapelet à sa fille, pour le voyage. Mais bien des choses restaient à faire au prince-évêque. Il dicta une lettre pour Vienne, comme quoi il avait pris toutes les dispositions nécessaires pour que le pèlerinage se passe conformément aux lois des États habsbourgeois et de tous ceux que ses brebis traverseraient, puis il gagna péniblement la cathédrale et bénit le régiment de cavalerie au complet qui partait pour la guerre avec la Prusse. La guerre avec la Prusse, les frais, les impôts, les enterrements, les massacres, péché sur péché. Il bénit le régiment tout entier, il était obligé de le bénir, on ne lui pardonnerait jamais s'il ne le faisait pas, il l'a donc fait, même avec sa grande fièvre ; il se souvint du curé qui n'aimait pas le carême, que dirait donc là le père

Janez de Saint-Roch : Que le diable emporte la guerre ! Puis il se signa et se repentit de l'avoir dit. Il devait encore signer quelques nominations et mutations, et en fin de compte il devait aussi manger et prendre du repos, il avait son bréviaire à lire, le soir, quand il jeta un regard par la fenêtre, il n'y avait plus de débardeurs, et lorsqu'il décida qu'il recevrait malgré l'heure tardive l'intendant de Windisch, Jozef Poljanec, sa silhouette sous la houppelande n'était plus sous ses fenêtres. Il le regretta à présent, car au fond il comprenait bien Poljanec : tout le monde a envie de s'en aller quelque part, et qui demeurera ici, Poljanec et le prince-évêque uniquement ? Il y a de moins en moins d'ordre et d'honneur, partout l'orgueil, de riches vêtements, le café, des tableaux et des bals et des concerts, le brigandage et la débauche dans les campagnes, et tout le monde voyage, en direction de Trieste et de Vienne, et plus loin encore, au-delà des mers et sur les continents, ils sont tous attirés quelque part, en pèlerinages ou en guerres ; pourtant quelqu'un sera bien obligé de rester là, de labourer les champs, de garder les brebis, resteront-ils seuls ici, et comment, ce Poljanec et le prince-évêque ? Mais que peut-il y changer, lui, au fond ? Qu'ils s'en aillent au nom du Seigneur, les pèlerins, que quelque chose emporte le Conseil aulique, que les régiments partent combattre les Prussiens, que le peuple superstitieux continue à vivre avec ses vampires et ses porcs qui se jettent dans les eaux, moi je m'en irai à Gornji Grad, j'y lirai des livres, je me promènerai et je parlerai aux arbres et aux cieux. Je ne dois pas avoir de telles pensées, se dit-il, elles sont mauvaises, c'est à cause de la fatigue. Car s'il y a quelque chose à interdire, alors qu'ils interdisent les guerres, le régiment qu'il vient de bénir n'a qu'à rester là, que les maris et les fiancés travaillent les champs, qu'ils manient les houes au lieu de fracasser les crânes, qu'ils roulent des tonneaux dans les caves, voilà un beau travail et bien plus utile que de tirer les canons des marécages. Qu'ils

partent, les pèlerins, et Katarina, la fille de Poljanec aussi, si le cœur lui en dit, qu'ils aillent à Köln am Rhein, qui n'est qu'une station sur la route de la Jérusalem céleste où nous nous dirigeons tous.

C'est avec ces pensées que le prince-évêque de Ljubljana se coucha sous le baldaquin rouge orné d'anges joufflus et resplendissants de santé. Il voulait appeler son secrétaire afin qu'il lui apportât du café, car il avait l'intention de faire encore un peu de lecture, mais il savait que le maladroit allait l'arroser de café, c'est pourquoi il se décida pour le thé. Il renverserait le thé aussi, c'est vrai, mais les dégâts seraient moindres. Il tourna le regard vers le plafond en bois, vers les anges colorés, et avant d'avoir pu appeler son secrétaire pour lui commander le thé, son regard s'était si profondément attaché à ce ciel du baldaquin, avec tous ces angelots et ces trompettes dorées qu'au lieu de sonner le maladroit il se dit que les anges devraient être blancs, d'un blanc éclatant, comme chez Luc, chez Marc et chez Jean, aussi blancs que l'entendement de la Vérité divine est blanc et pur, ce qui représente sa vérité théologique originale, un jour on le citerait : d'après le prince-évêque de Ljubljana. Il sentit son cœur se réchauffer à cette idée, même les putti du ciel peints sur son baldaquin cessaient d'avoir ces désagréables joues rouges et rebondies, ils étaient blancs, comme devrait être blanc le ciel... ses pensées n'ont pas réussi à aller plus loin, il dormait déjà. Mais bientôt il commença à se retourner sur sa couche, dans son rêve il voyait tournoyer dangereusement autour de cette blancheur et de cette pureté son secrétaire avec une cafetière remplie de café noir qui s'agitait et clapotait dangereusement.

Le secrétaire de l'évêque essayait, avec des mots gentils, de persuader Jozef Poljanec, complètement gelé, de retourner à la maison, où les serviteurs, les champs et les animaux attendaient leur bon maître. Je n'irai nulle part, je ne bougerai pas d'ici tant que le grand seigneur du deuxième étage du palais épiscopal ne m'aura reçu. Et sa jument pie, nommée Lisa, restera attachée devant le porche, mangera son foin dans le sac et fera des crottes sur le trottoir mouillé devant le palais tant que l'évêque ne l'aura pas reçu. Le secrétaire leva les bras au ciel, qu'est-ce qu'il s'imagine, ce bonhomme, est-ce vraiment à Son Excellence de persuader les gens de ne pas aller en pèlerinage? L'Église a depuis toujours encouragé les gens à cette action si pieuse, même si elle est pleine de fatigues, de dangers, il s'agit de l'appel intérieur qui a touché une personne, qui a pris une telle décision. Et de toute façon, où cela nous mènerait-il si le prince-évêque devait user de persuasion devant une jeune femme, même si l'évêché lui est très reconnaissant pour le bois dont Poljanec avait fait don, et pour les bêtes de trait et pour le valet, ainsi la construction avançait plus rapidement. Mais c'est ma fille, s'écrie Poljanec, et le secrétaire, embarrassé, regarde autour de lui, ni l'évêque ni lui n'ont de fille pour comprendre ce genre de chose, des routes boueuses, la pluie, les auberges sales, les gens sans scrupule,

la guerre contre les Prussiens. Le secrétaire se retourna et s'enfuit devant le criard pour se mettre à l'abri du palais, les portefaix qui avaient fini de rouler les tonneaux pleins dans la cave et de sortir les vides firent boire du traminer à Poljanec et finirent par l'emmener avec eux au *Kolovrat*, l'auberge près du palais épiscopal, le prince-évêque ouvrit le rideau et souffla d'aise de ne plus voir Poljanec, il a dû retrouver ses esprits devant sa porte.

L'auberge résonnait de rires, de chants et de cris, les clients tapaient des pieds et frappaient des cruches sur les tables, faisant déborder joyeusement le vin, ici on voyait les choses autrement qu'au palais épiscopal. Un homme vêtu d'un long manteau se tenait debout sur un banc, le vin coulait le long de sa barbe blanche, il venait de terminer une histoire et en entamait une autre.

– Quand j'étais à Padoue..., s'écria-t-il, puis il attendit que le calme revînt dans l'auditoire... Quand j'étais à Padoue, j'ai rencontré un jeune homme d'ici, il y faisait ses études.

Comme la salle n'avait toujours pas trouvé le silence, le conteur se tut, vexé, et redescendit du banc.

– Si vous ne voulez pas écouter, tant pis pour vous, dit-il d'un air suffisant, tant pis, et plus d'histoire.

De tous les côtés on protesta bruyamment qu'on voulait écouter, le vieux Tobija raconte les meilleures histoires, qu'il raconte, c'est là du vrai théâtre, et non pas les processions et les passions de toutes sortes. Le père Tobija ne se laissa pas prier, il aimait conter, il remonta sur le banc, laissa jouer son bâton au-dessus des têtes afin de couper court au vacarme, et le silence se fit.

– Donc, dit Tobija, il s'appelait Franc, Span de son nom de famille, et il est allé étudier à Padoue à l'Université. Et le valet Johan est allé lui rendre visite. Il demandait partout : notre Franc, est-ce qu'il est là ?

Les clients pouffèrent de rire.

– Pas la peine de rigoler, tonna Tobija, c’est une histoire triste.

– Enfin, ils ont quand même fini par se retrouver, continuait-il. Franc lui demandait s’il y avait du nouveau à la maison. Oh non, rien de nouveau, dit Johan. Je suis seulement un peu fourbu, je suis venu à pied.

Là, Tobija se mit à jouer les deux personnages, Franc parlait du nez, d’une voix chantante et le valet Johan d’un ton tranchant, comme il avait l’habitude de parler avec les chevaux et les vaches.

Franc demande, étonné : Mais comment ?

Johan répond tristement : C’est que notre limonier a crevé.

Franc demande : Quel limonier ?

Johan dit : Tu ne t’en souviens plus ? Notre beau limonier.

Franc : Le cheval ?

Johan : Le cheval, oui. Tout est de la faute de notre Franca.

Franc : Quelle Franca ?

Johan : Comment, tu ne connais même plus ta sœur ? Tout est de sa faute.

Franc : Et tu dis qu’il n’y a rien de neuf. Pourquoi donc il a crevé, il avait une santé de cheval.

Johan : Il est mort étouffé.

Franc : Étouffé ?

Johan : La maison était en feu, alors il a été étouffé.

Franc : La maison était en feu ?

Johan : Oui, la maison a brûlé. Et l’étable aussi, une étincelle a sauté de la maison sur l’étable, à l’étable il y avait le limonier et il est mort étouffé. Et tout ça est la faute de cette malheureuse Franca.

Franc : Doux Jésus, la maison a brûlé, et pourquoi alors tu racontes qu’il n’y a rien de nouveau ? Comment elle a pu prendre feu, la maison, qu’est-ce qui s’est passé ?

Johan : Il y avait une bougie d’allumée, elle est tombée et la maison a pris feu.

Franc : Une bougie. Mais où elle était allumée ?

Johan : Près du lit du mort.

Franc : Près du lit du mort ? Mon Dieu !

Johan : Près du lit du mort, oui. C'est votre père qui était sur son lit de mort, et la bougie est tombée, la maison a pris feu, et l'étable aussi, à cause de la maison. On a sauvé votre père mais pas le limonier.

Franc : Et tu racontes qu'il n'y a rien de neuf... Que Dieu tout-puissant ait pitié de lui ! Mais qu'est-ce qui s'est passé pour que mon père soit sur son lit de mort ?

Johan : Il s'est battu à mort avec le voisin. À cause de Franca.

Franc : Sacrebleu ! À cause de Franca ?

Johan : Le voisin a dit que notre Franca a fauté. Notre maître s'est mis dans une grosse colère. Il a dit que Franca n'avait jamais fauté. Et il s'est battu à mort avec le voisin. Et votre mère avait tant de chagrin qu'elle a rendu l'âme. Que Dieu donne paix à son âme.

Franc : Ma mère aussi est morte !

Johan : Oui, votre mère est morte de chagrin, votre père s'est battu à mort, la maison a brûlé et le limonier a crevé.

Franc : Et notre Franca alors ?

Johan : Elle a vraiment fauté.

Le brouhaha reprit joyeusement parmi les convives du *Kolovrat*, ils ont aimé la représentation. Même les yeux tristes de Poljanec jetèrent un éclat. Il arrive aux gens des choses bien pires que ce qui arrive à l'intendant de Windisch de Dobrava avec sa fille agitée. Tobija, le vieux bonhomme barbu, à court de souffle, mais content de sa prestation, s'assit à côté de lui et lui dit qu'il venait de Ptuj, qu'il allait en pèlerinage, à Kelmoraïn. Poljanec se dit que lui aussi pourrait y aller, et pour quoi pas, si ce vieillard y va pourquoi pas lui. Il va rentrer et dire à Katarina qu'il irait lui aussi à Kelmoraïn, le domaine



peut sombrer dans le désordre et faire faillite. S'il ne va pas à Kelmoraïn, il va s'engager dans les troupes de Laudon, Laudon est un grand soldat, il chevauchera avec Windisch jusqu'en Bohême et en Silésie, ils vaincront les Prussiens, vive Marie-Thérèse ! Là, il ne parlait plus seulement sous l'effet du vin de Styrie, mais également de celui de Vipava qu'ils se versaient avec Tobija et les débardeurs, il se levait parfois en titubant et menaçait du poing le palais épiscopal, il irait lui aussi et alors ils verront ce que c'est que d'éloigner sa fille du foyer familial, de la bénédiction de la maison et du havre de sécurité. Le vieux père Tobija se réjouissait d'avoir un compagnon, et ils versèrent encore du vin, et il dit à Poljanec et aux portefaix et à tous ceux qui voulaient l'entendre qu'il avait déjà participé à de nombreux pèlerinages, à Ptujška Gora et à Visarje, à Chenstochova chez la Vierge noire et à la Gospa Sveta en Carinthie, à Compostelle et bien sûr en Terre sainte, il est allé encore à bien des endroits, aussi à la bataille de Vienne où les nôtres avaient battu les Turcs à plate couture. Ah non, ça ne tient pas, dit Poljanec, ça se passait il y a plus de cent ans. Ah bon, il n'aurait pas été là-bas, dit Tobija. Non seulement qu'il y était, mais de surcroît il y mettait des bûches sur le bûcher, ils ont brûlé trois mille, trois mille fils de diable qui n'iront jamais au ciel, comme n'y iront ni les juifs ni les luthériens ni les sorcières, ils les ont brûlés ; leur *Dies irae* et le feu de l'enfer, ils les ont eus sur cette terre, et même qu'ils ont nettoyé l'air autour de la ville chrétienne que toute cette impureté avait salie, mais avant que l'air ne soit pur, bien sûr que ça puait la chair des Turcs jusqu'à Prague et jusqu'à Trieste. Si c'est ça, dit Poljanec, alors il se peut que ce soit vrai, il arrive toutes sortes de choses bizarres sur terre, pourquoi un homme ne pourrait-il pas être âgé de cent ans et plus, même s'il n'en paraît que soixante. En tout cas, ça devait faire longtemps qu'il foulait le sol, son savoir n'était pas du pipi de chat si était vrai ce

qu'il venait d'expliquer aux gens, ce patriarche de Ptuj, autrement dit qu'il s'était écoulé justement cette année cinq mille sept cent cinquante-cinq ans depuis que Dieu avait créé le monde, quatre mille et cent ans depuis le Déluge, mille trois cent soixante ans depuis le partage de l'Empire romain, que l'on utilise la poudre depuis quatre cent treize ans, qu'on fabrique des livres depuis trois cent quinze ans ; il s'est passé deux cent quarante-huit ans depuis que Luther avait commencé à falsifier la foi, et cent quarante depuis qu'on avait apporté le café en Europe, cela fait quinze ans que la maison de Habsbourg-Lorraine règne sur nos pays, vive l'auguste impératrice Marie-Thérèse. L'auberge du *Kolovrat* résonnait de toasts et de cris jusque sous les fenêtres de l'évêché, sous le baldaquin épiscopal, sous le ciel de l'évêque. On a bu à la santé de Marie-Thérèse, du général Laudon qui marchera sur la Silésie, la Silésie ! grande et riche province qui appartient à notre impératrice, du lieutenant Windisch qui avait étudié l'hydraulique et la géométrie à Wiener Neustadt pour pouvoir faire éclater les caboches prussiennes, à Frédéric de Prusse, ce voleur de terres, on n'a pas bu à sa santé, mais à celle du vieillard vénérable Tobija qui avait vu tant de choses et de pays, et également à Jozef Poljanec qui laisserait le domaine pour aller à Kelmoraïn, même à l'homme solitaire assis dans le coin et dont on dit qu'il avait été missionnaire chez les Peaux-Rouges, sauf au prince-évêque, non, pas à lui, il ne voulait pas me recevoir, je lui avais offert le bois et le transport et il n'a pas voulu me recevoir.

Vers le matin, le jour poignait déjà, il eut du mal à atteler ses chevaux qui l'attendaient depuis deux jours dans les étables de l'auberge, il alla prendre encore sa jument Lisa, toujours attachée près du porche de l'évêché et que l'on avait laissée là simplement parce que Jozef Poljanec était un grand bienfaiteur de la maison ; il attacha Lisa à son chariot et, le cœur pesant de vin et de difficile résolution, il mit le

cap avec le tout sur Dobrava, s'endormit à mi-chemin, et ses bons percherons trouvèrent seuls le chemin de la maison. Les valets, frappés d'étonnement, car ils n'avaient jamais vu Poljanec dans un état pareil, descendirent leur maître du chariot, entre autres travaux du matin, l'écoutant avec effroi marmonner sa colère contre Laudon, son général, contre les Turcs et les évêques que l'on avait brûlés devant Vienne, trois mille évêques de Ljubljana et plein d'autres, tous sur le bûcher qu'on pouvait voir jusqu'à Trieste et jusqu'à Prague. Lorsqu'il se réveilla au milieu de l'après-midi, il se rappela avec horreur qu'il se souvenait de peu de choses, même pas de sa difficile décision, de rien en dehors d'un prophète biblique qui avait cité une grande quantité de chiffres à propos de la Création du monde et d'autres choses encore, mais il se rappela aussi quelque chose de pire, à savoir que sa fille Katarina partirait irrévocablement et qu'il ne pouvait rien faire contre. Il frappa à sa porte et elle sut ce qu'il allait dire. Il dit, c'était la dernière tentative, tu as réfléchi à ce qu'aurait dit ta mère, ma femme? Sa fille, qu'il craignait un peu, ne répondit rien, il décida qu'il monterait à Saint-Roch, là où gisait sa femme Neza, son Agnès, son agneau de Dieu, il ne la craignait pas, elle, même quand elle était encore en vie, parfois il parle avec elle là-haut, le 21 février, à la Sainte-Agnès, même par le pire des hivers, il allume un cierge, le feu, la flamme du cierge est le lien entre elle et lui, entre l'autre monde et celui-ci, entre le ciel et la terre. C'est ça, il monterait au cimetière, que sa défunte Neza, qu'Agnès l'âme de Neza demande à la Sainte Vierge de prier son Fils, que celui-ci dise à son Père Très-Haut que sa fille Katarina doit rester à la maison. Qu'après la décision du Très-Haut le ciel tout entier la préserve de ce long et dangereux voyage.

Aucune idée meilleure ne lui vient à l'esprit, peut-être qu'un miracle allait se produire là-haut qui préserverait sa

filles du grand égarement, si même l'évêque ne peut plus rien pour lui, peut-être elle, sa femme, lui donnerait un conseil capable d'éclairer sa tête toujours douloureuse et troublée par le vin de la veille, il se peut que les prières au ciel réussissent à trouver une autre solution. Il grimpa par l'étroit raccourci en direction de l'église tout en haut, entourée de son cimetière, le regard implorant tourné vers le clocher et vers le ciel pour qu'une solution soit prise qui empêcherait Katarina au dernier moment de partir pour ce long et dangereux voyage. Le chemin était glissant, quelques flocons étaient tombés entre la pluie, il se pressait, les yeux en fièvre et le cœur battant et soudain quelque chose éclata dans sa tête, c'était un bruit sourd, et un éclair se fit devant ses yeux et il tomba dans la boue mêlée de neige. Il se tâta la tête, un filet de sang noir glissait de sous son bonnet à poil, il s'est passé quelque chose, pensa-t-il, quelque chose m'est tombé sur la tête. Il s'essuya à la hâte, jeta un regard alentour, sa tête était soudain claire, le brouillard avait complètement disparu, il comprit tout : une branche morte et mouillée lui était tombée dessus, juste sur sa tête, en fait une branche sèche-mouillée, c'est ce qu'il put constater par la suite. Sèche, parce que le long automne et l'hiver l'avaient desséchée, et mouillée par la neige qui venait de tomber, il comprit pourquoi elle s'était détachée, à nouveau il était le vieux Poljanec qui comprend la nature autour de lui, il comprenait et sentait mieux encore le grand poids de la branche lorsqu'elle a touché sa tête. Et en regardant là-haut, vers le clocher, vers le cimetière où elle reposait, et vers le ciel où était son âme, et du côté du hêtre aussi sous lequel il était assis, il comprit soudain que tout, tout était un signe du ciel, il est venu du haut du grand arbre.

On ne pouvait pas aller contre un signe aussi clair. C'était pire que l'évêque, plus dur aussi. Qu'elle parte en pèlerinage, qu'il arrive ce qui doit arriver, que la volonté de Dieu soit

fait, elle doit se faire, il vient d'en être averti : reste assis sous la BÉNÉDICTION DU FOYER, la tête bandée, Poljanec, réjouis-toi de voir que ton limonier ne crève pas et que ta maison ne soit pas en feu. Et laisse ton enfant, qui a presque la trentaine, laisse la jeune fille aller son chemin.

Katarina allait son chemin, elle y serait allée même si le gros hêtre n'avait pas envoyé ce message à son père, elle ne voulait pas que son père l'emmenât jusqu'au premier point de rassemblement près de Loka, elle irait toute seule, le pèlerinage commence à cet instant, depuis Dobrava et jusqu'à Kelmoraïn et Aachen, par-dessus les hautes montagnes et loin vers le nord, en fait vers le couchant, vers un grand fleuve et à travers les grandes villes allemandes, vers le Coffret d'or des Trois Sages, là où tout se résoudra, absolument tout, où tout sera pardonné, tout oublié, où étincellent des coupoles d'or, où il ne demeurera que la beauté du souvenir, sans amertume aucune, sans crainte devant l'avenir, sans solitude.

Elle passa la nuit entière à remplir son sac de voyage, pour le vider de nouveau, que peut-on donc prendre pour un tel voyage ? Elle n'avait pas beaucoup dormi non plus, car son père avait disparu, peut-être pour aller chez sa sœur à Ljubljana, il espérait toujours qu'il la fléchirait, la veille il avait traîné, sombre, toute la journée, puis elle l'avait vu atteler les chevaux, elle était descendue pour l'arrêter, il ne lui avait pas même jeté un regard, il avait frappé du fouet et fait avancer la voiture avec une telle force que le valet qui tenait le licol eut de la peine à s'écarter. Elle revint dans sa chambre et se mit à jeter ses robes dans le sac, elle vida tout et recommença. La jupe de drap et celle de toile pour les jours plus

chauds, elle mettrait sur elle celle en laine, elle prendrait son manteau court en velours, à doublure en flanelle, un bonnet de laine, quelques fichus, plusieurs jupons de toile, un en brocart, quelques aunes de toile fine, le fichu de soie qu'elle avait déjà porté, afin que Windisch la remarque, il ne voyait que ses propres foulards, en soie et en satin, des chaussures en cuir solide pour la route et une autre paire en cuir travaillé dans le sac, elle peut se retrouver dans des circonstances où il serait bon de les chausser, des thalers et des kreuzers qui s'étaient accumulés dans son armoire, en vue du jour où elle en aurait besoin. Elle prit sa trousse de couture, du savon, des peignes, des épingles et des rubans pour les cheveux, de la viande séchée et une gourde d'eau, le chapelet de sa mère, le catéchisme et le livre de prières pour l'âme, Katarina était une femme pratique, elle prévoyait tout, calculait tout.

Elle ne souhaitait plus rien d'autre à présent que de calmer son père et de partir au plus vite, avant de voir une larme dans ses yeux, avant les pleurs des servantes et les aboiements d'Aron qui se transformeraient en un hurlement de tristesse lorsqu'elle aurait disparu, lorsqu'elle ne serait plus là.

Elle connaissait le chemin, ce qui ne l'empêchait pas de craindre sans cesse de se perdre ou de tomber sur des gens hostiles qui ne manquent nulle part de nos jours, ou de se retrouver devant des juges sévères que l'on trouve partout, car ils surveillent tout, d'après les instructions de Sa Majesté l'impératrice Marie-Thérèse, surtout les femmes, leur moralité. Il l'avait dit clairement, le père Janez Demsar, il parlait à son père, et elle avait très bien entendu : Notre impératrice Marie-Thérèse a promulgué une patente contre les vêtements déshonorants, indécents, inconvenants et frivoles, une patente qui interdit les jupes courtes aux femmes de la vallée de Zila. Celle qui ne se soumettrait pas devra être

punie par une journée de prison, au pain et à l'eau, et dans le cas de récidive elle devra être exposée au pilori, en exemple pour les autres. Mais elle s'est également montrée magnanime, car elle est une impératrice généreuse, elle avait précisé que les femmes qui ne pouvaient pas s'acheter de jupes plus longues à leurs frais, pouvaient rallonger aux frais de l'État leurs robes et élargir leurs corsages. De sorte que les vêtements ne découvrent pas outre mesure le haut du corps et couvrent les cuisses provocantes et les mollets aussi. À l'idée d'une femme au pilori le cœur de Katarina se serra, soudain elle se sentit elle aussi totalement sans protection, car elle ignorait où elle se retrouverait le lendemain, tout n'était déjà qu'angoisse. Son cœur se serrait réellement quand elle pensait à son père. Il est resté seul. Elle s'arrêta plusieurs fois, fit déjà demi-tour. Mais à l'idée du pilori, à l'idée de ne même pas atteindre Loka, ce qui serait déjà une véritable mise au pilori, le gros rire de son frère, le sourire moqueur de sa sœur, les moqueries cachées des domestiques et des paysans, les moqueries jusqu'à la fin de ses jours, en pensant à tout cela elle serra les dents et continua. Elle cherchait à marcher à la lisière des bois. Elle évitait les localités habitées tout comme les maisons solitaires. Elle n'osait s'aventurer davantage dans le fond sombre de la forêt. Malgré tout il lui arrivait de s'approcher trop d'une maison et de provoquer des aboiements furieux du chien. En pensant à Aron, couché des jours entiers devant sa porte, attendant tous les jours son retour, elle eut le cœur lourd. C'est cela peut-être qui lui pesait le plus. Elle reviendra, certes. Elle sera toute transformée et la vie sera différente. Elle ne sait pas encore quelle différence il y aura, mais elle ne peut plus être comme jusqu'à présent. Il y a, il doit y avoir quelque chose qui pousse tous ces gens, quelque chose de semblable à ce qui est en elle, la volonté d'être quelqu'un d'autre, toujours elle et en même temps une autre Katarina, plus jamais celle qui peut aller tout au plus



jusqu'à Ljubljana, c'est le maximum, où elle trotterait à la procession de la Vierge du rosaire ou à Loka pour la Passion de Vendredi saint, elle n'était plus la petite fille chez les ursulines jouant le rôle du berger sur lequel se penchait l'horrible Hérode. Elle avait ri, la couronne d'Hérode est tombée, sois sérieuse, avait dit son père, la vie ce n'est pas un jeu, et si elle l'était, dit-elle, non, dit-il, si, dit-elle, dans le jeu il y a aussi le sérieux, alors que dans le sérieux il n'y a jamais de jeu ; ton intelligence te mènera loin, toi, dit son père, et à présent elle la mène loin, très loin, et de toute façon elle n'est plus la même Katarina que celle qui se tient près de la fenêtre et guette dans la cour un certain Windisch qui vient juste de poudrer sa perruque d'excellence, le paon qui marche et se pavane avec sa voix rauque à Dobrava ; elle sait parfaitement que cela arrivera, un grand changement dans sa vie, même si elle n'en conçoit pas la dimension, même pas en rêve. Les pèlerins qui revenaient de leur grand tour étaient différents, mystérieux, dans leurs yeux brillaient les coupoles des villes lointaines, les reflets d'immenses fleuves, les expériences vécues des jours et des nuits, des autels, et toutes ces choses avaient marqué leur âme d'un viatique pour la vie d'ici-bas et pour le royaume des cieux, ils étaient des êtres différents désormais. Elle aussi sera un être différent. Lorsque à l'aube elle rencontra le premier groupe de pèlerins elle tira le fichu sur son front, presque sur ses yeux, Katarina était une jeune fille pudique, une femme presque, mais tout de même une jeune fille encore.

En ces temps les gens n'étaient pas très pudiques, même les femmes des milieux élevés poussaient souvent des jurons, une parole déshonorante échappa le matin même au prince-évêque, ce qui ne veut pas dire que Katarina n'était pas pudique, elle l'était. À l'idée que l'on pourrait la mettre au pilori pour une jupe trop courte, comme on le fait dans la vallée de la Zila, le rouge lui vint au visage. La rougeur recouvrit

également ses pensées lorsqu'elle réfléchit à la façon dont cela allait se passer pendant ces voyages avec ces matières qui viennent du corps, avec l'eau plusieurs fois par jour, avec les selles une fois par jour et avec le sang tous les mois, à vrai dire, de tout ce qui était lié au grand voyage, c'est cela qu'elle craignait le plus, davantage que les brigands et les guerres, les inondations et les tremblements de terre. Son corps lui faisait peur, sa désagréable et traîtresse saleté qui nous rabaisse au point de nous rendre semblable à l'animal, qui met surtout la femme dans un embarras particulier et qui la met dans une position inférieure à l'homme, passible de moquerie, qui la met sans cesse dans la position où on l'attend avec de grasses plaisanteries. Se trouver au milieu de cette multitude de gens avec ses besoins et ses embarras, c'est le pire qui puisse arriver, si elle devait, devant les autres, même si ce n'était que devant les femmes... il lui était impossible de l'imaginer même. Cependant, il fallait bientôt y penser, après son arrivée au lieu du grand rassemblement près de Skofja Loka. Elle regardait autour d'elle, entre les chariots, les gens et les chevaux, elle se dit qu'elle pourrait s'en enquérir à l'endroit où on inscrivait les pèlerins, là où régnait de sa voix puissante le guide des pèlerins, le chef avec ses aides, mais elle ne posa pas la question, bien sûr. Elle se dirigea vers le bois, lentement et toute honteuse, comme si elle faisait quelque chose de déshonorant, comme si elle avait dérobé l'ostensoir d'or à l'église, elle avait déjà fait souvent dans la forêt et même aux champs, mais ici il y a soudain tant de gens, tant d'hommes, jeunes et vieux, paysans et bourgeois, bruyants, grossiers, toujours prêts à rigoler ou à injurier. Et lorsqu'elle s'accroupit et souleva ses jupes, elle tressaillit, elle vit du coin de l'œil que quelqu'un l'observait, jamais plus elle ne se trouverait seule dans sa chambre durant ce voyage, il y aura toujours quelqu'un qui la regardera, il est vrai qu'elle n'avait pas pensé suffisamment à cette chose-là, elle n'osa

pas vérifier qui la fixait du regard. Elle était femme, même seule dans la forêt, la jupe retroussée et le derrière blanc qui luisait dans la forêt, voilà l'air que je dois avoir, c'est terrible, se dit Katarina, terrible. Ce n'est rien, dit l'autre femme, elle s'appelait Amalija, toutes les femmes ont peur de ces choses, je vais t'expliquer, en route les hommes vont dans la forêt du côté droit et les femmes du côté gauche, on trouve de l'eau pour se laver à l'hospice, il y en a un peu dans les tonneaux sur les chariots, j'ai déjà fait un pèlerinage, n'aie pas peur, comment tu t'appelles ? Katarina ? moi c'est Amalija, maintenant on se connaît.

On ne sait guère comment Katarina se représentait la chose, mais elle n'imaginait certainement pas qu'elle serait soudain là, debout avec son sac dans une foule de gens, des paysans aux chapeaux à large bord et bottes hautes, des bourgeois en vêtements de velours, des gens familiarisés avec la pauvreté et d'autres qui vivaient dans l'opulence, des maigres comme des clous et des gros visages rubiconds, tout était rassemblé là, la santé et la maladie, des voitures, des cris, la puanteur du crottin de cheval et de la viande qui mitonnait dans les marmites, elle s'est retrouvée au milieu de cette foule, de ce troupeau, de cette multitude de corps qui allait deçà delà, qui se frayait son chemin dans la boue, grimpait sur les charrois, on ne sait pas comment Katarina se représentait ce voyage vers le Reliquaire d'or, certainement avec moins de boue et moins de puanteur, et comme toutes les filles qui n'écoutent pas les avertissements de leur père elle aura à subir dans sa propre chair ce que sont les intempéries et la puanteur des hommes et des animaux, décidée quoi qu'il arrive à poursuivre sa route, bien que ne sachant pas, soudain, où la vie la conduisait, depuis cette boue vers la beauté lointaine qui irradie de cette ville au nom merveilleux : Kelmoraïn. On sait ce que sa sœur lui avait dit : c'est toi qui l'as cherché ; on sait ce qu'a dit son

frère : tu veux toujours n'en faire qu'à ta tête ; et son père : reviens, Katarina, tu sais ce que dirait Neza, il est temps encore, reviens. Amalija rit, elle n'a pas le cœur lourd, elle se réjouit du voyage, elle est prête à offrir son aide. Katarina elle aussi finit par rire, en compagnie d'Amalija tout devient plus facile. Amalija a bon cœur, elle aide les malades, ceux qui voyagent sur le char à bancs avec leurs béquilles et leurs cannes. Chacun connaît quelque femme de cette espèce, on n'a aucun mal à l'imaginer : elle n'a pas d'yeux bleus et pas davantage d'yeux noirs, elle n'est ni rousse ni séductrice, ses cheveux sont de blé, un peu bouclés, volant un peu au vent, sa voix est mûre, elle n'est ni trop grosse ni trop maigre, elle est faite de telle façon que Katarina s'entend tout de suite avec elle, elle l'aidera. Amalija aime lorgner du côté des jeunes gens, puis elle se tourne vers Katarina et dit : Ne regarde pas, comme si c'était elle, Katarina, qui regardait, et non Amalija, Ne regarde pas, *Dieu voit tout, Dieu sait tout, ne feras péché du tout.*

On chargeait sur les chariots des barriques et des paquets, on les attachait solidement avec des cordes, on arrimait le grand Crucifix qu'ils feraient entrer par les portes des villes et des églises allemandes à la force des bras, ils le poseraient devant des autels d'or, leur Crucifié slovène en bois, ils chargeaient des gonfalons avec leurs anciens saints de Carniole, saint Primoz et saint Christophe, saint Sébastien et sainte Rosalie, saint Roch et saint Martin, des baldaquins et des habits de messe, des ciboires et des ostensoirs, ils chargeaient des outils et même quelques armes, des fusils et des sabres, un tonneau de vin et un tonneau de poudre, leurs baluchons et leurs bissacs de pèlerins, afin de ne pas avoir à les porter, de grosses couvertures en poil et des bâches de toile enroulées, de la nourriture pour les chevaux et pour les humains, des rouleaux de grosse corde pour, en cas de nécessité, tirer les voitures embourbées, toute la grande

foule était en mouvement, tout était répertorié et préparé scrupuleusement, il fallait savoir qui voyage et d'où il vient, toute cette foule devait manger, boire, dormir, avancer. La majorité voyagera à pied, certains à cheval, les malades et les affaiblis sur les chariots. Deux chariots étaient occupés par les pèlerins avec des béquilles et des bandages, des boiteux et des bigleux, des gens qui avaient des mâchoires proéminentes et d'autres avec la bave sur le menton, des pèlerins aux bras mutilés ou manchots, tels de naissance ou de maladie, c'est eux qui connaissaient le mieux la raison de leur voyage à Kelmoraïn, pour à la fin prendre place, tout au bout de leur chemin de Kelmoraïn, au bout du chemin de leur vie, à la droite du Père.

Katarina était allée à de nombreuses foires et à de nombreuses messes, elle avait été au théâtre à Ljubljana, elle avait vu le jeu de la Passion de Pâques<sup>1</sup> à Skofja Loka, mais elle n'avait encore jamais vu une chose pareille. Parce que, peut-être, c'étaient ses yeux d'enfant qui avaient regardé *Judith*, la représentation de la Passion au théâtre, simplement ses yeux pleins de curiosité, mais tout cela ne lui arrivait pas à elle. Ce qu'il y avait là était soudain une partie de sa vie, tous ces hommes et toutes ces femmes, ceux en bonne santé qui discutaient joyeusement et ceux sur les chariots avec leur mauvaise humeur, tout cela était soudain une partie de sa vie, ce n'était pas une représentation, son père n'était pas à ses côtés, ni sa sœur ni Aron, personne hormis Amalija, dont elle venait de faire la connaissance et qu'elle voyait en train de plaisanter avec les palefreniers. Ces palefreniers qui

1. Processions imitant la Passion du Christ, organisées durant le carême, connues également en Belgique ou en Alsace et ailleurs. Le texte-trame du célèbre jeu de la Passion de Skofja Loka, datant du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, a été écrit et sauvegardé jusqu'à nos jours. Depuis la chute du communisme cette petite ville médiévale a d'ailleurs repris ces représentations, essentiellement comme attraction touristique.

tapotent les grosses croupes de leurs chevaux et frappent de leurs fouets contre leurs bottes. Puis les cochers dessinent des signes de croix sur la route devant les chevaux, le conducteur du premier chariot dessine trois grosses croix afin que des mauvais esprits et des sorcières ne se mettent pas sous leurs pattes durant la nuit, afin qu'un lièvre ou un chat noir ne provoque un accident en traversant la route, ils dessinent trois croix derrière le dernier chariot afin que quelque malin être ne vînt y rôder, et derrière chaque chariot individuellement, derrière chaque cheval et chaque mulet, afin de les préserver de la male influence de quelque invisible sorcière allemande, que les perce-oreilles ne les rattrapent par-derrière, tous se mettent sous la protection de saint Christophe, ils jettent un coup d'œil à son image sur le mur de l'église afin de ne pas trépasser en ce jour, ils se mettent sous la protection de ce bon saint Christophe afin qu'il les guide entre les dangers, par-dessus les fleuves en crue, tout comme il avait porté l'Enfant Jésus, comme on le voit sur la fresque qui décore de nombreuses églises paroissiales afin qu'ils puissent la voir jour après jour, car celui qui a vu saint Christophe ne mourra pas le jour où il l'a vu, ce qui est déjà quelque chose et ça vaut la peine de lui jeter un coup d'œil ; ils recommandent leur vie à saint Valentin et chacun à son propre saint patron et la grande procession se met en branle, partons, en route pour Kelmorain !

Ils s'ébranlèrent de la terre, avec leurs jambes, ils arrachèrent les racines de leurs pieds, ils se firent mouvement avec les roues de leurs chariots, avec les sabots de leurs chevaux ; ils étaient sur terre, en cette immense cathédrale, entre les autels des monts et les fenêtres du ciel, entre les champs de fleurs et les blanches crêtes, les pieds sur la terre et les cœurs là-haut, très haut, là où, dans l'azur bleu, là où entre les îles blanches voguaient de grands fantômes, des animaux aux longs cous, des dragons, là où se cachait la bête féroce

de Babylone, comme à l'affût, pour se précipiter sur les gens en voyage. Sur les pèlerins, qui ont pris le large avec leurs chariots, navires fragiles pour atteindre la haute mer, la mer grosse, sans avoir pris la longitude et la latitude du ciel, qui avec leurs peurs s'enfonçaient et s'égarèrent dans les lointains brumeux du Grand Continent.